1er AVRIL 1956

N° 233 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Library

Phot. N. Y. Times.

LE GÉNÉRAL JUIN REÇOIT A RABAT LES AMIRAUX BRITANNIQUES DE L'ESCADRE DE LA MÉDITERRANÉE

Cette réception, à laquelle participait le duc d'Édimbourg (ci-dessus), prend toute son importance après les déclarations pessimistes du général Eisenhower et au moment où à La Haye s'organise la défense de l'Occident ; pour y tenir la place de premier plan qui lui revient, la France devra mettre fin au malaise de son armée.

(Voir le deuxième article du général de Monsabert, page 306.)

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS. DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	7	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

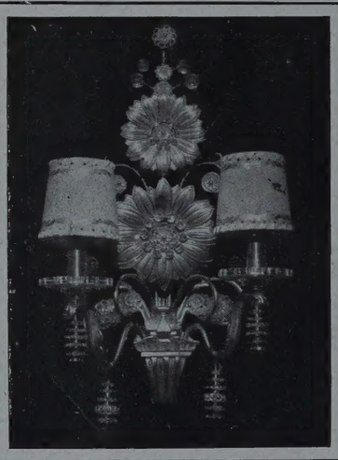
Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

DU LIMOGES ...
Sur votre table
DIRECTEMENT
de LIMOGES
FRANCO de port et d'Emballage

Demandez notre merveilleux Catalogue en couleurs adressé (A) FRANCO sur simple demande

PORCELAINES SALMON ET Cie
AVENUE FOUCAUD - LIMOGES



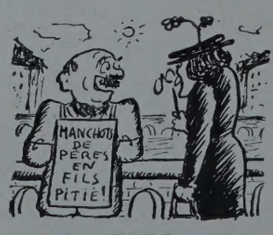
SABINO
Créateur-Réalisateur du LUMINAIRE DE CLASSE
★
Présentation permanente en ses Salons
17, RUE SAINT-GILLES, PARIS-3e
ARC. 37-96
VERRERIE — OBJETS D'ART

LOTERIE NATIONALE
TRANCHE SPÉCIALE DE PAQUES
Tirage le 5 avril
PRÈS D'UN MILLIARD DE FRANCS DE LOTS dont 2 GROS LOTS de 50 MILLIONS de francs.
99 autres lots d'un montant égal ou supérieur à 1.000.000 de fr.
1.440 lots échelonnés de 50.000 à 500.000 fr.
90.000 lots de consolation.
Plus d'un souscripteur sur trois recevra un lot.
9.000 lots seront gagnés avec les deux derniers chiffres exacts.
Une seul série de billets. — Prix du billet : 5.500 fr. ; demi-billet : 2.750 fr.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

PACIFISTE
— Camarade, on va déchirer cette affiche !... C'est avec des pièces comme ça qu'on entretient l'esprit belliqueux !

PRUDENCE
— Nous ne sommes plus en carnaval, quel est ce costume ?...
— Je suis « garçon de recettes », monsieur l'agent, alors, à cause des gangsters je prends mes précautions !

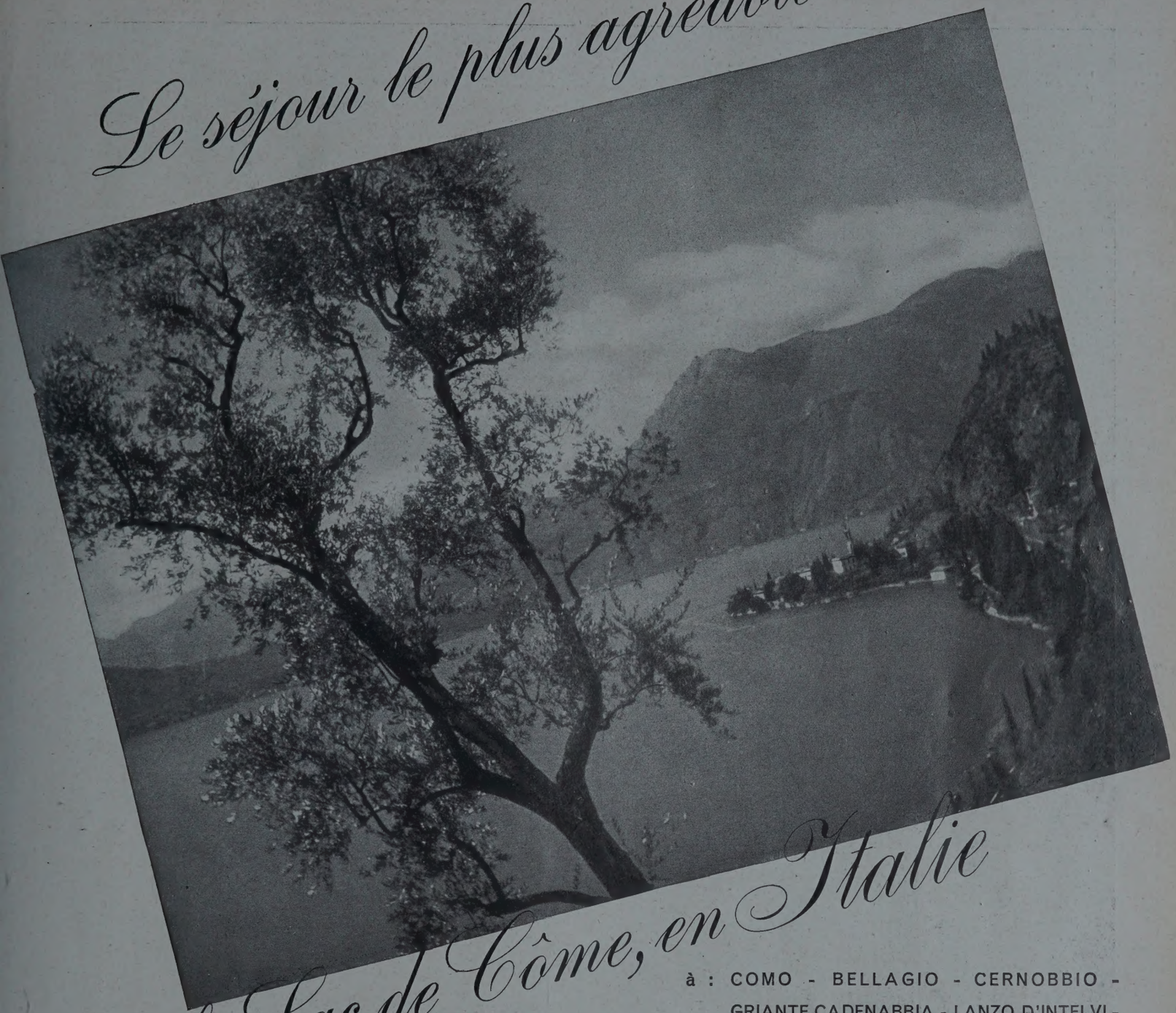


ATAVISME
— Comment, c'est héréditaire ?
— Oui, ma bonne dame. Nous descendons de la Vénus de Milo !

PAYS DE RÊVE !
— Décidément, je commence à croire que la République soviétique a du bon !
— Hein ?
— Dame, c'est le seul pays où les grèves sont interdites !

POISSON D'AVRIL
— Vous êtes en retard, élève Pénible !
— Mais m'ssieu, on m'a dit d'aller d'vot' part chez le marchand d'instruments d'musique chercher un triangle isocèle, et il m'a traité de « trompette bouchée » !...

Le séjour le plus agréable.....



.... sur le Lac de Côme, en Italie

à : COMO - BELLAGIO - CERNOBBIO - GRIANTE CADENABBIA - LANZO D'INTELVI - LECCO - MENAGGIO - TREMEZZO.

GOLF - TENNIS - SPORTS NAUTIQUES - LIDOS - ATTRACTIONS MONDAINES

CASINO

(à Campione d'Italia sur le Lac de Lugano)

Renseignements :

ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO - COMO.

E.N.I.T. Ente Nazionale Industrie Turistiche - Siège central : 2, Via Marghera - ROMA.
Délégation pour la France : 23, Rue de la Paix, PARIS, et toutes les agences de voyages.

"POUR UN HOMME" PARFUM DU MATIN
CARON
POUR UN HOMME
PARFUM
LES PLUS BELLES LAVANDES
CREATION SPECIALE DE CARON
JEUNESSE · SPORT · BEAUTE
"POUR UN HOMME" PARFUM DE CARON

6me ANNÉE — NUMÉRO 233

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

1er AVRIL 1950

Phot. N. Y. Times.

LES SAINT-CYRIENS FLEURISSENT LE SOLDAT INCONNU

Après avoir pris part à des manœuvres dans la région parisienne, les élèves de Saint-Cyr ont rallumé la flamme sous l'Arc de Triomphe et défilé sur les Champs-Elysées. Ils avaient repris, pour cette cérémonie, l'uniforme avec le pantalon rouge et coiffé le shako avec le légendaire « casoar ».

ACTUALITÉS MONDIALES DI

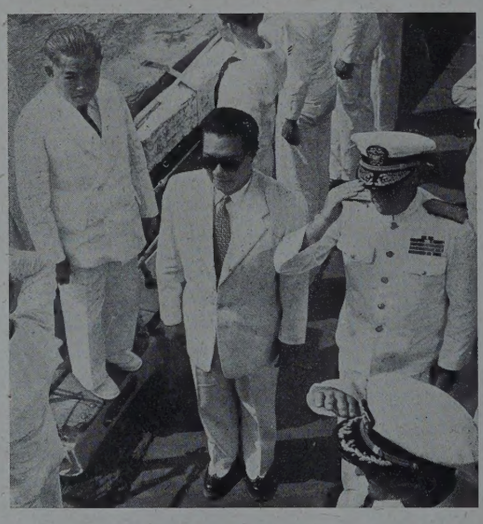
PARIS. M. Vincent Auriol, entouré de MM. Queuille et R. Mayer, a, dans le discours inaugural du congrès des présidents des conseils généraux, adjuré ceux-ci de l'aider à créer l'union dans l'ordre républicain.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

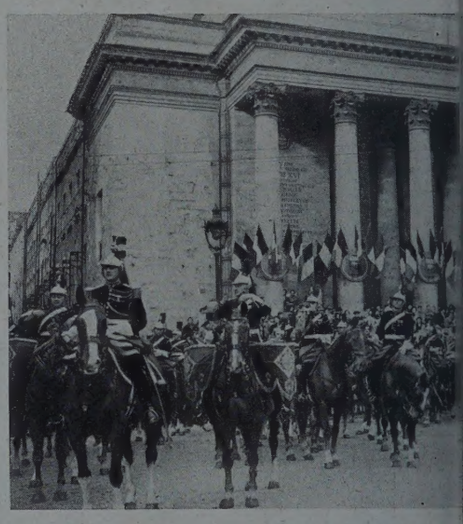
COPENHAGUE. Le Parlement danois vient d'appeler à la présidence du Landsting (ou Sénat), qui siège à Christianborg, M^me^ Ingeborg Hansen qui exerçait jusqu'à son élection la profession d'avocat. C'est la première fois dans l'histoire des démocraties européennes qu'une femme remplira de semblables fonctions.

LE CAIRE. Gertrude Moran et Pat Todd ont rempor contre une autre joueuse américaine et une argenti le tournoi international de tennis d'Egypte. On v la princesse Faiza leur remettant elle-même la cou

BERLIN. Le bruit ayant couru que le mark oriental allait être intégré au bloc du rouble, les Berlinois se sont dépêchés d'échanger ceux qu'ils possédaient, formant de longues queues devant la porte des banques.



SAIGON. L'amiral S. Berkey, commandant la 7^e^ escadre américaine, a porté, avec les destroyers *Stickwell* et *Anderson*, le salut des U. S. A. au jeune Etat vietnamien. S. M. Bao Daï s'est rendu en visite à bord.



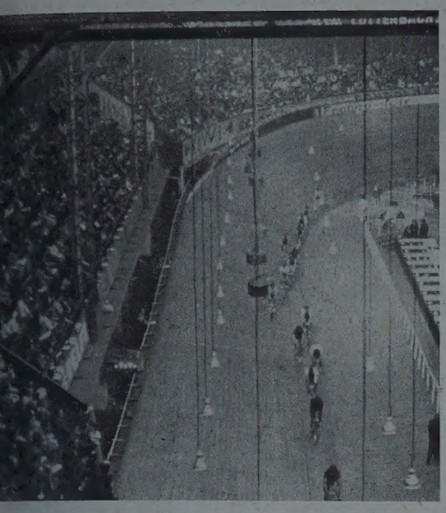
NANTES. A l'occasion de la Mi-Carême 250.000 spe tateurs ont applaudi le carnaval le plus beau de Fran après celui de Nice. La fanfare de la garde, que l'o voit ici devant le théâtre Graslin, ouvrait le défil

PARIS. L'aumônier de l'American Legion a participé à une distribution de jouets organisée par cette association pour les enfants recueillis par les Frères de l'*Hospice Saint-Jean de Dieu des Pauvres et Infirmes.*

LE MANS. Le secrétaire du comité d'entreprise des usines Renault a, pour indiquer la reprise du travail, coupé le ruban symbolique. Mais les 3.500 ouvriers ont réaffirmé leur volonté de poursuivre la lutte.

FRANCFORT. M. Robert Buron, sous-secrétaire d'Eta aux Affaires économiques, et M. André François-Poncet haut commissaire en Allemagne, ont inauguré le pavil lon français à la Foire internationale de printemps

LA SEMAINE



ARIS. L'épreuve cycliste des Six Jours s'est dérou- au Vél' d'Hiv' devant une assistance qui offrit près 3 millions de francs de primes. C'est l'équipe Schulte- ters qui fut victorieuse devant Bruneel-Lapébie.

LGER. Des manœuvres navales franco-anglaises ont lieu en Méditerranée. Le vice-amiral Lambert les rigeait, de concert avec le vice-amiral Mountbatten, ui a été photographié arrivant à bord du *Montcalm*.

URIN. Des milliers d'ouvriers, communistes pour la part, ont attaqué les bureaux du Mouvement Social lien (M. S. I.) néo-fasciste et causé de nombreux gâts. La police a dû utiliser les gaz lacrymogènes.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Français, mes chers compatriotes, seraient assurément flattés s'ils pouvaient donner au monde entier le sentiment qu'ils ont le privilège des scandales éclatants. Ils font du moins, pour s'assurer le titre, comme on dit en langage sportif, ils font le possible et l'impossible. Ils réussissent parfois ; mais je serais tenté d'écrire qu'ils usurpent ce laurier dérisoire, car, en somme, tous les pays ont leurs scandales. L'Amérique et l'Angleterre viennent d'être cruellement éprouvées par les misères de cette sorte. Des secrets non médiocres, puisqu'ils étaient de cet ordre dit « nucléaire », ont été divulgués et même livrés à l'adversaire éventuel, ce qui donne à penser que la cinquième colonne des Allemands n'était qu'une assez minable esquisse, au prix de ce que l'avenir nous prépare.

En général, quand le peuple britannique se trouve touché par le scandale, il réagit avec une discrétion exemplaire. Il lave son linge sale dans une stricte intimité. Que n'imitons-nous ce modèle ! Vrai, ne sommes-nous pas assez patients pour attendre la conclusion des enquêtes, pour attendre la proclamation des sentences, et, mais seulement alors, pour épiloguer avec calme ? Il paraît que non. Si quelqu'un d'entre les Français commet une faute, nous n'attendons même pas d'être instruits et convaincus, nous commençons à pousser des clameurs, à nous frapper la poitrine, à répandre de la cendre et sur notre front et sur les fronts des autres. C'est ainsi, et, quand bien même notre réputation devrait en souffrir, nous ne sommes donc pas en mesure de nous contenir et de nous taire. Chez nous, l'opinion ne revient au serpent de mer que lorsqu'il n'y a plus, à l'horizon, la moindre espérance de scandale.

Parfois, le scandale se termine dramatiquement. Le malheureux professeur Roussy tente de se suicider et finit par y réussir. Alors, on s'aperçoit, un peu tardivement, que l'on a fait beaucoup de bruit pour peu de chose, et les Académies rendent un hommage public à ce confrère injustement livré aux bêtes. Quant à la multitude, elle va, le nez au vent, cherchant de nouvelles proies, « *quærens quem devoret* », comme dit l'apôtre Pierre. Cependant les partis politiques se mettent en quête de victimes dont l'immolation pourrait servir leur prestige.

Tel est donc le jeu dans un pays libre. En Russie, la méthode est un peu différente. L'Etat, qui n'a rien à redouter de personne, organise périodiquement un procès démonstratif et sacrifie quelques victimes afin de faire des exemples et de frapper d'effroi les multitudes. Ce n'est pas à mon sens une méthode excellente. La Russie aurait intérêt à ne pas laisser croire que sa doctrine politique est susceptible d'hérésie. Le Moloch est bien assez sûr de lui pour se passer d'holocaustes.

La conduite du gouvernement, en France, pendant les dernières années et lors des derniers scandales, a donné prise à la critique. Si le gouvernement s'efforce d'instruire les affaires dans le secret, pour éviter précisément l'intervention des publicités scandaleuses, l'opinion s'écrie qu'on la tient dans l'ignorance et que chaque citoyen a le droit de tout savoir. Si le gouvernement expose le procès en pleine lumière, les observateurs l'accusent de contribuer à un vacarme qui risque, en définitive, de discréditer toute la nation.

★

Je vais formuler une proposition qui pourrait contribuer à simplifier les choses. On a fait des assurances contre tout, contre l'incendie, contre le vol, contre l'inondation, contre la vieillesse, contre la maladie, contre la grêle, contre les sauterelles, que sais-je ? Je propose la création d'un système d'assurance contre le scandale. Si l'assuré souscrit une assurance du type « tous risques », la Compagnie, que le scandale repose ou non sur des faits réels, devra se charger d'étouffer correctement l'affaire et de calmer l'opinion publique. Si l'affaire vient devant la justice, la Compagnie, se trouvant responsable, au moins en ce qui concerne les amendes et les frais de procédure, mettra naturellement tout en œuvre pour limiter les dommages.

Au cas où ce système d'assurance se trouverait nationalisé, il pourrait être rattaché à la Sécurité sociale, qui n'en est plus à compter ses filiales. L'organisme dit d'Assurance contre le scandale pourrait alors se tirer d'affaire avec dix mille employés, sans compter sa police secrète et ses services de renseignements. Son budget pourrait aller à cent milliards, par exemple, dépense qui serait supportée par les contribuables, puisqu'ils ont intérêt à vivre dans une nation vertueuse et sévèrement purgée.

De nombreuses manifestations ont eu lieu a Bruxelles. On voit, ci-dessus, des étudiants antiléopoldistes arrachant la flèche d'un tramway.

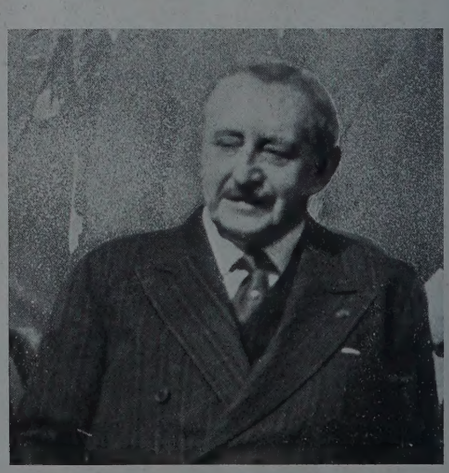
LA CRISE BELGE N'EST PAS RÉSOLUE

La situation en Belgique reste très délicate. M. Carton de Wiart, qui avait reçu du régent une mission d'information, ayant renoncé à celle-ci, une offre fut faite à M. Van Cauwelaert, président de la Chambre, qui la déclina. Le prince-régent fit alors appel à l'un des chefs libéraux, M. Devèze. On notait cependant un raidissement de l'attitude des sociaux-chrétiens, qui affirmaient leur volonté de constituer un gouvernement homogène pouvant être dirigé par M. Van Zeeland. Si ce cabinet obtenait du parlement un vote de confiance, il demanderait aux assemblées de décider le retour du roi Léopold.

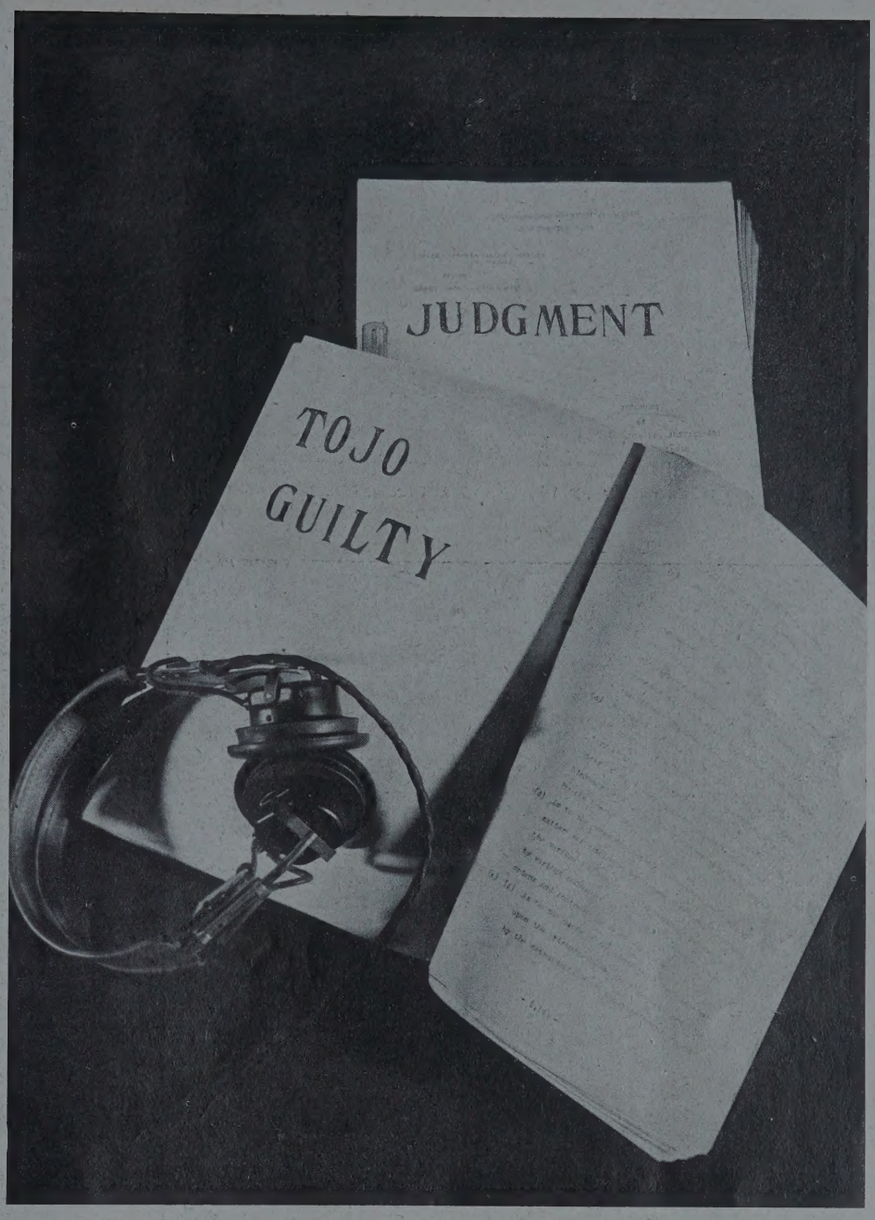
Au cas où le cabinet social-chrétien n'obtiendrait pas la confiance il ne resterait plus qu'à prononcer la dissolution des Chambres.

En plein air, M. Spaak harangue la foule.

M. Van Zeeland éviterait-il la dissolution?



M. Devèze, appelé a former un ministère.



CI-DESSOUS : S. M. HIRO-HITO, ACCOMPAGNÉ DE S. M. L'IMPÉRATRICE, SE REND DÉMOCRATIQUEMENT A UNE CÉRÉMONIE. IL A, DEPUIS LA CAPITULATION, ABJURÉ SON ORIGINE DIVINE, TANDIS QUE LE CRIMINEL DE GUERRE TOJO ÉTAIT EXÉCUTÉ. A DR. LE TEXTE DE LA CONDAMNATION.

LES PROBLÈMES POLITIQUES DU JAPON MODERNE

RENCONTRE DE DEUX CIVILISATIONS

PAR LOUISE WEISS

RENCONTRE DE DEUX CIVILISATIONS

Je volai, par les Northwest Air Lines, d'Anchorage à Tokio. L'empire totalitaire du Soleil Levant avait été bouleversé par la défaite de l'Axe. Bouleversement des âmes ! Bouleversement des choses ! 150.000 soldats et officiers d'Extrême-Occident, venus de la rive américaine du Pacifique, occupaient le Japon. Un homme les commandait, le général MacArthur, qui s'estimait le champion de la liberté individuelle, de la démocratie et de la chrétienté. Que sortirait-il de ce contact qui avait commencé dans les ruines et se perpétuait dans une atmosphère de relèvement ? L'avenir seul le dirait. Mais les observateurs pouvaient déjà énumérer quelques-uns des facteurs prépondérants qui détermineraient cet avenir et s'essayer à les décrire. Les uns prétendaient que cette arrivée massive de Blancs, citoyens de la République au standard de vie le plus haut du monde, n'entamerait ni la force ni la psychologie du Japon traditionnel. D'autres, au contraire, saluaient avec ou sans enthousiasme l'ère nouvelle inaugurée par ce débarquement.

DÉMOCRATISATION DU POUVOIR IMPÉRIAL

Je voudrais ici — hélas ! sommairement — tenter un « départage ». D'abord, le secret du pouvoir impérial, son mystère quasi religieux, le fanatisme dont il était l'origine et l'objet a été dissipé. Suprêmement avisé, le général MacArthur a maintenu Hiro-Hito sur le trône, car le peuple lui était profondément attaché. Mais il a ouvert les portes des palais impériaux, qu'en l'absence de leurs occupants des foules émerveillées et stupéfaites visitent. Habillé à l'européenne, le Mikado sort dans Tokio, visite les provinces, a présidé à l'installation de la Diète. Il est devenu — non sans plaisir, dit-on — un souverain constitutionnel, un chef d'Etat dont la femme s'occupe d'œuvres sociales et dont les enfants vont à l'école avec des camarades. La souveraineté de droit divin a disparu, sinon du cœur des pauvres gens, du moins de la pratique politique. Le caractère de la hiérarchie administrative s'est modifié. Peu à peu les Japonais, notamment les jeunes, s'accoutument à ces transformations. Et ils prennent goût au libre suffrage.

Le panorama d'Hiroshima en 1949. Les maisons se reconstruisent. La municipalité a décidé d'ériger quelques ruines en monuments commémoratifs. On

M. Shigeru Yoshida, ancien ambassadeur du Japon a Londres, a succédé comme premier ministre, en octobre 1948, a M. Hitoshi Ashida.

Affiches alliées expliquant aux Japonais leur condition de libres citoyens : les finances publiques hier (gaspillage) et aujourd'hui.

UN NOUVEAU MONDE OUVRIER

A la base, les changements ont été tout aussi profonds. Soutenus par les experts sociaux du Military Government, les syndicats ouvriers ont été réorganisés et de multiples lois de protection ou d'assistance mises en application. Avant la guerre, et pour la guerre, les ouvriers japonais travaillaient en esclaves, femmes et enfants y compris. Maintenant les heures ont été réduites, les rendements à la pièce, limités, les allocations, multipliées. Les femmes disposent de leurs salaires. Jadis belliqueux et tentaculaire, l'Etat n'exige plus aujourd'hui du moindre manœuvre un travail au-dessus de ses forces. Toute la philosophie qui avait conduit aux sous-marins suicide, aux bombes humaines est condamnée. Un vent de liberté individuelle souffle, déracinant les complexes d'infériorité.

LE PATRONAT

Les trusts ont été brisés et leurs chefs, pour une part responsables de la guerre, relégués à la campagne. Les impôts les ont ruinés. Plus de faste. Telle grande famille habite sa conciergerie, ayant loué sa résidence principale à un ambassadeur ou à un général étranger. Beaucoup de somptueuses demeures

A GAUCHE, AU PREMIER PLAN, LE HALL DES EXPOSITIONS AVEC SA COUPOLE A CLAIRE-VOIE ET, AU PIED, LA MODESTE STÈLE ÉLEVÉE A LA PAIX AU CENTRE DE L'EXPLOSION.

féodales, comme le château d'Hiroshima, ont été écrasées par les bombardements. Toutefois, aussi patients que les paysans ou les manœuvres, les anciens riches ne se plaignent pas. Ils restent assez puissants par personnes interposées, faute d'équipes de remplacement. La nation est stoïque, industrieuse, féconde. Sa prolificité n'a jamais été plus grande. Peut-être à cause de cette prolificité croit-elle fanatiquement en sa destinée. Ce fanatisme est latent. Aveugle qui ne le verrait ! Mais il n'a pas encore trouvé son nouveau but, son objet.

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES

Dans leur combat contre toutes les formes d'obscurantisme, les Américains se sont passionnés pour l'émancipation de la femme japonaise et l'application des systèmes co-éducatifs. A l'avenir les écolières franchiront les portes des universités si tels sont leurs goûts et leurs dons ; les jeunes filles en âge de se marier choisiront leur époux ; les mères limiteront le nombre de leurs enfants. Une femme siège au parlement. Quelle métamorphose dans un pays où l'aînée des fillettes de M. Hauchecorne, le remarquable professeur de l'Institut français du Kansaï — maison fondée jadis à Kyoto par notre ambassadeur Paul Claudel — appelle encore son premier frère cadet, selon la coutume en usage à son école primaire japonaise : « Monsieur mon honorable frère aîné. » Les femmes des officiers de l'armée américaine ont engagé des servantes japonaises dont elles sont ravies. Elles qui n'avaient jamais eu d'aide domestique aux Etats-Unis se plaisent à éduquer leurs petites collaboratrices ménagères. Elles les comblent de soins et de cadeaux. Par ces milliers de foyers américains, une transformation sociale s'opère qu'il ne faut pas sous-estimer.

SÉPARATION DE L'ÉTAT ET DES ÉGLISES

Les rapports entre les cultes et l'Etat sont totalement changés. Avant la guerre, le peuple du Japon ne faisait qu'un avec ses dieux. La religion nationale était le Shinto, animisme mystique sur lequel le bouddhisme s'était en quelque sorte greffé. Le shintoïsme et le bouddhisme, dont les innombrables temples et les puissants clergés, fortement soutenus par l'Etat, apportaient leurs concours à son totalitarisme, devront à l'avenir se maintenir avec les seules contributions des fidèles. Ils ont souffert de la défaite. Peut-être un certain nationalisme trouve-t-il refuge en la renaissance de quelques sectes du Shinto. Mais dans le désarroi moral de l'après-guerre, et à cause de l'insuffisance dogmatique des religions vaincues avec le régime défunt, les chrétiens aperçoivent une chance de propagation soit pour le catholicisme, soit pour le protestantisme. Qu'elles soient jaillies d'Europe ou d'Asie, toutes les forces religieuses craignent le communisme, et cet effroi est favorable, au Japon, à un certain rapprochement entre tous les représentants de spiritualités. A Hiroshima, les bonzes bouddhistes de la secte Shoto du Zen et les Révérends Pères jésuites ont esquissé une action commune. Dans l'ensemble, puisque je suis constamment obligée de résumer ma pensée, je puis affirmer que le bouleversement dû à l'explosion de la bombe atomique — l'égale d'un petit tremblement de terre ou d'un typhon — a été moins profond que le choc moral ressenti à l'arrivée d'une nouvelle civilisation, laquelle avait fait ses preuves quant au bien-être et à la liberté des gens.

Le général MacArthur — un Lyautey américain — m'a dit :

« Songez qu'avant notre débarquement la grande majorité des Japonais n'avaient jamais vu de Blancs. Maintenant ils connaissent notre race — tout au moins de vue ! »

LE PROBLÈME DU TRAITÉ DE PAIX

C'est dans ce climat extraordinaire que doit se conclure le traité de paix. Négociation difficile entre toutes, plus ou moins prochainement ! Les anciens alliés sont devenus des ennemis. La guerre froide entre la Russie et l'Amérique, entre les communistes et les anticommunistes, empêche les gouvernements ou les hommes qui ont été ensemble, il y a cinq ans à peine, victorieux du Japon de s'entendre pour assurer à celui-ci un avenir décent dans la communauté des nations. Certes, les Américains se sont montrés d'une générosité extrême. Ils ont nourri les Japonais. Ils les ont aidés de toutes les manières. Ils n'affichent à leur égard aucun ressentiment et, appréciant leurs immenses qualités, pensent même à les associer un jour à leur grandissante force, à leur enviable prospérité. La tradition antirusse demeure violente au Japon. Elle n'a pas été oblitérée par la propagande communiste des prisonniers de guerre japonais revenus de Sibérie « le crâne bourré », et dont une partie a été vite regagnée par le milieu familial.

La Chine de Mao Tsé Toung n'est pas populaire non plus parmi les Nippons. Mais il y a des sentiments de solidarité jaune qui jouent. *L'Asie aux Asiatiques* est une formule qui garde son pouvoir magique même quand il s'agit de critiquer une occupation qui, à tout prendre, s'est soldée jusqu'à présent par un bénéfice pour les occupés. Par contre-coup, cette formule incite les Etats-Unis à garder le plus longtemps possible des bases au Japon, dont les îles prolongent celles de l'Alaska et d'où étaient parties les seules troupes d'invasion qui foulèrent jamais (à Attu et Kiska) une parcelle du libre sol américain. Le Japon voudrait que le traité de paix fût général, c'est-à-dire signé également par la Chine et la Russie. Dans l'état actuel des choses, ni Pékin ni Moscou ne feraient droit aux vœux de Washington. Alors la situation reste en l'état. Apparemment du moins, car la natalité japonaise représente un dynamisme tellement incoercible que c'est elle qui forcera les décisions en suspens.

OFFICE RELIGIEUX ORGANISÉ PAR LA THÉOCRATIE DU SHINTO POUR L'INAUGURATION DES TRAVAUX DE L' « ATOMIC BOMB CASUALTY COMMISSION ».

CETTE VILLE COTIÈRE DU JAPON N'A PAS, COMME ON POURRAIT LE CROIRE, ÉTÉ RASÉE PAR UNE BOMBE ATOMIQUE, MAIS PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE.

PLUSIEURS NAVIRES SPÉCIALEMENT ÉQUIPÉS ONT PARTICIPÉ AUX OPÉRATIONS DE RELÈVEMENT DU NAVIRE COULÉ DEUX MOIS AVANT DANS LA TAMISE.

L'AVANT DU SOUS-MARIN ET SA TOURELLE SORTENT DE L'EAU GRACE AUX TRÈS PUISSANTS NAVIRES RENFLOUEURS « ENERGIC » ET « AUSDAUER ».

LA TOURELLE DU BATIMENT A ÉMERGÉ APRÈS DEUX HEURES DE TRAVAIL. DE PUISSANTES HAUSSIÈRES AVAIENT ÉTÉ PLACÉES AUTOUR DU SOUS-MARIN.

LE « TRUCULENT » PASSERA EN CALE SÈCHE APRÈS AVOIR ÉTÉ REMORQUÉ. LES EXPERTS L'ONT EXAMINÉ DÈS SON RENFLOUEMENT A CHEYNEY SPIT.

DÉCOLLÉE DU FOND DE VASE OU ELLE REPOSAIT, L'ÉPAVE FUT REMORQUÉE A MARÉE HAUTE VERS UN BANC DE SABLE OU EUT LIEU LE POMPAGE.

LE SOUS-MARIN, APRÈS RÉPARATION, PORTERA UN AUTRE NOM. SA COQUE, DONT LES TECHNICIENS VÉRIFIENT L'ÉTAT, MONTRE DE LARGES DÉCHIRURES.

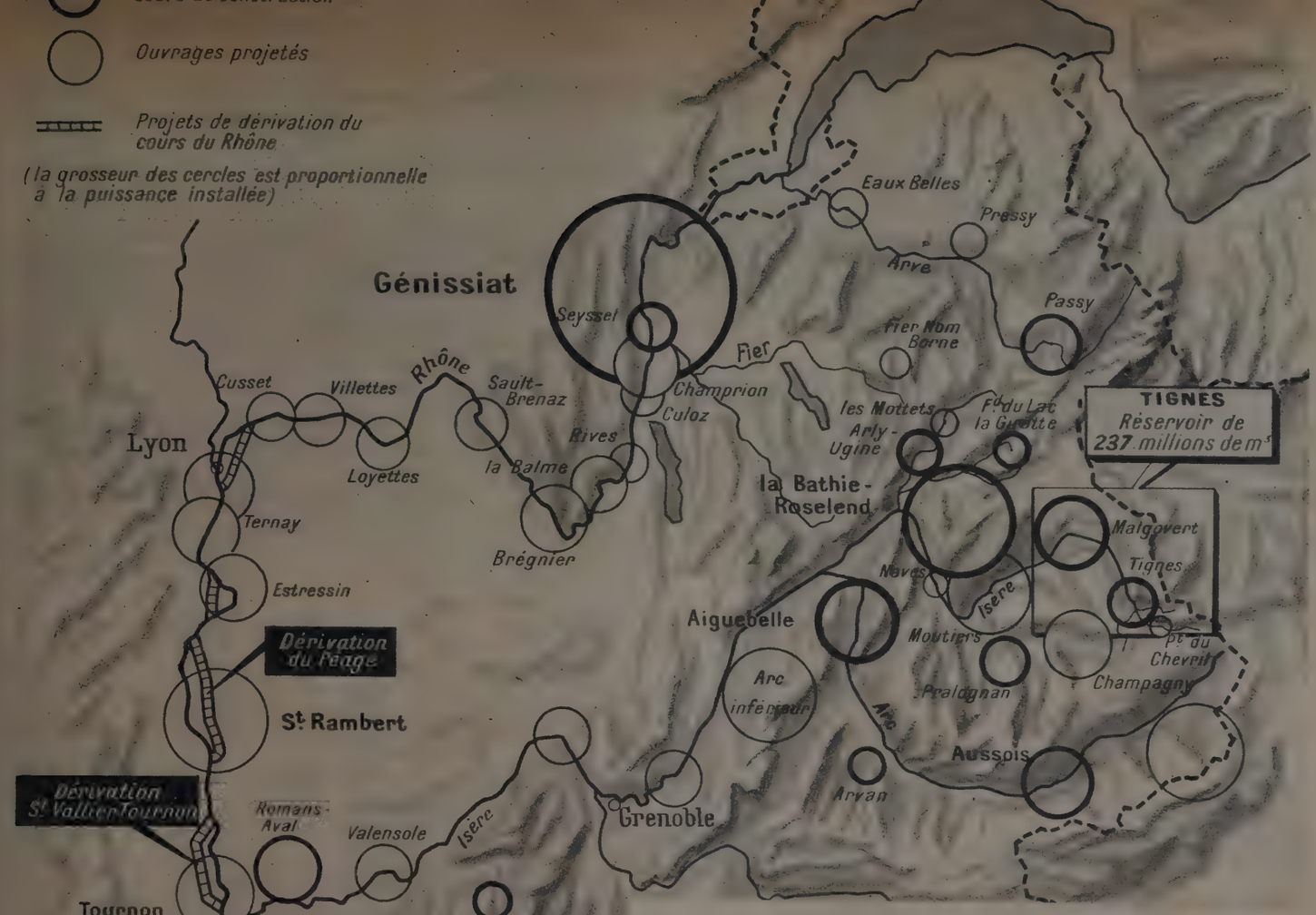
LE « TRUCULENT » A ÉTÉ RENFLOUÉ

On n'a pas oublié la fin tragique du sous-marin britannique *Truculent*, coulé en janvier dernier dans l'estuaire de la Tamise à la suite d'une collision avec le cargo suédois *Divina*. Il y eut soixante-quatre victimes. L'Amirauté ayant décidé de renflouer le navire, l'opération a été menée à bonne fin grâce à des moyens puissants et malgré l'état de la mer, qui la rendait particulièrement difficile. Une fois le navire halé jusqu'à un banc de sable, l'eau qui remplissait la coque a été pompée et il a été possible de pénétrer à l'intérieur. C'est un survivant du *Truculent* qui entra le premier dans l'épave, muni d'un masque à oxygène. Presque aussitôt il revint, annonçant qu'il avait trouvé dans la tourelle deux hommes blottis l'un contre l'autre, morts probablement au moment où ils tentaient de s'échapper.

Les recherches se pousuivirent, même de nuit, à la lumière des projecteurs. Il fallut découper au chalumeau la porte du premier caisson, où six cadavres furent découverts, des marins surpris alors qu'ils prenaient leur repas. Les autres victimes se trouvaient dans le second caisson.

Le succès du renflouement est à noter, car il est assez rare quand il s'agit de sous-marins.

Après que les techniciens eurent procédé à un examen approfondi, le sous-marin fut remorqué dans le dock de Sheerness. Il sera réparé et reprendra son service, mais sous un autre nom.



L'ÉQUIPEMENT HYDRO-ÉLECTRIQUE EN FRANCE

DU PLUS GRAND CHANTIER AU PLUS HAUT BARRAGE

par CLAUDE THOMAS

Dans le cadre de son programme d'équipement hydraulique — qui prévoit la réalisation, plus économique, de « grands ensembles » — la France possède actuellement, sur le Rhône et sur l'Isère, deux des plus importantes entreprises mondiales.

Avec ses 50 millions de mètres cubes de terrassement, le chantier de Donzère-Mondragon, dans la basse vallée du Rhône, s'apparente, par l'ampleur des moyens mis en œuvre, aux plus audacieuses réalisations américaines.

A quelques kilomètres du col de l'Iseran, au bord de la cuvette de Tignes, les constructeurs de barrages édifient la plus haute muraille de béton de toute l'Europe — 180 mètres, soit quatre fois la hauteur de la colonne Vendôme — qui permettra d'accumuler plus de 230 millions de mètres cubes d'eau, à 1.790 mètres d'altitude.

Pour des motifs différents, ces deux entreprises se sont déjà signalées à l'attention du grand public. La première parce qu'un chantier de 30 kilomètres de long passe difficilement inaperçu, alors qu'il est traversé, à six reprises, par la route et la voie ferrée menant de Lyon à Marseille. La seconde, en raison surtout de l'opposition aux projets de l'Electricité de France des montagnards de Tignes.

D'autres raisons, cependant, justifient l'intérêt suscité à l'étranger par ces deux projets et la venue à Donzère ou à Bourg-Saint-Maurice de nombreuses délégations de techniciens de tous pays : hardiesse du barrage de Tignes, véritable « coquille » appuyée au rocher ; dimensions énormes du canal de Donzère, dont l'écluse, de conception originale, sera la plus haute d'Europe. En outre, les 15 kilomètres de galeries percées dans le flanc du val d'Isère, les 28 kilomètres de canal creusés de Donzère à Mondragon permettront aux nouvelles centrales d'augmenter de 2 milliards et demi de kWh notre production annuelle d'énergie électrique.

Considérables en eux-mêmes, ces chiffres prennent une signification particulière lorsqu'ils sont replacés dans les projets d'ensemble dont ils font partie. Les millions de mètres cubes d'eau accumulés à Tignes seront « turbinés » par paliers successifs tout au long de l'Isère. Quant à l'usine de Bollène, elle n'est que la deuxième des vingt centrales qui doivent se succéder de Genève à l'étang de Berre, se complétant comme les pièces d'un puzzle gigantesque.

UN DES PYLONES DU TÉLÉFÉRIQUE LONG DE 28 KILOMÈTRES QUI MONTE LE MATÉRIEL NÉCESSAIRE À LA CONSTRUCTION DU BARRAGE DEPUIS LA GARE DE BOURG-SAINT-MAURICE JUSQU'AU CHANTIER DE TIGNES

L'« ENSEMBLE » DU RHONE

Les projets d'aménagement du Rhône ont leur histoire, et, puisqu'on a évoqué, à propos précisément de Donzère-Mondragon, les travaux effectués sur le Nouveau Continent par la T. V. A., il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que l'idée de la Tennessee Valley Authorithy se précisa dans l'esprit du président Roosevelt au lendemain du Congrès de l'Energie de Philadelphie, où venaient d'être exposés les projets de la Compagnie nationale du Rhône.

« Redonner au fleuve son antique importance et, pour y parvenir, rendre utilisables les 13 milliards annuels de kilowatt-heures que représente sa puissance », tel est, depuis le début du siècle, l'espoir de quelques hommes, attachés à la vie de la vallée rhodanienne, comme le président Edouard Herriot et le sénateur Léon Perrier. En fait, dès 1902 trois ingénieurs, Herlé, Mähl et Blondel (dont la future centrale de Donzère-Mondragon portera le nom), avaient proposé de construire un barrage à Génissiat, pensant pouvoir ainsi alimenter Paris en courant électrique. Le projet recueillit facilement l'approbation du conseil municipal de la capitale, mais il souleva, en revanche, les plus vives protestations de la part des riverains du fleuve. Il fallut de longues négociations à Paris, Lyon, Marseille et Grenoble pour parvenir à un compromis et établir le programme d'ensemble, baptisé « Formule du Rhône », qui, adopté par les Chambres en 1921, est aujourd'hui en voie de réalisation.

DONZÈRE : « SECOND GÉNISSIAT »

Le Rhône français descend de 375 mètres sur un parcours de 400 kilomètres. Son débit, considérable, est régularisé par le lac Léman. Il présente « le phénomène décrit par les géographes sous le nom de basculement du lit », autrement dit, il comprend deux sections à forte pente, en deux points différents de son cours.

Ces données, fournies par tous les manuels de géographie, expliquent l'ordre choisi par la C. N. R. dans son programme d'aménagement. Deux emplacements de chute se présentaient, en effet, de façon très favorable : l'un dans les gorges du haut Rhône, où la pente atteint 3 mètres par kilomètre pour un débit de 400 mètres cubes-seconde ; l'autre entre les embouchures de l'Isère et de l'Ardèche, où la pente est encore de 0 m. 76 tandis que le débit moyen dépasse 1.600 mètres cubes-seconde.

Choisi comme aménagement initial, le premier fournit, grâce à la centrale de Génissiat, plus de 1.500 millions de kWh par an, tout en résolvant le problème le plus délicat posé par la navigation entre Genève et Lyon : le franchissement des gorges de Malpertuis.

Second Génissiat, l'équipement en cours de la chute de Donzère-Mondragon apportera 1.900 millions de kWh et supprimera l'un des passages les plus difficiles pour la navigation entre Lyon et Marseille.

Il convient de marquer cependant que ces deux grandes installations ne constituent que des points de départ, choisis en raison de leur situation privilégiée. Sur le haut Rhône, entre Génissiat et Lyon, sept usines-barrages et deux grandes dérivations sont prévues, dont l'ensemble est susceptible de produire 2 milliards de kWh supplémentaires. Le premier de ces barrages, Seyssel, est pratiquement achevé. Destiné provisoirement à compenser les écluses de Génissiat, il alimentera trois groupes hydro-électriques de 15.000 kWh chacun.

Plus près de Lyon, les installations de Sault-Brenaz remplaceront un peu plus tard Seyssel dans son office de « régulateur » et permettront à toutes les centrales du haut Rhône de fonctionner au rythme de celle de Génissiat.

En aval de Lyon, le programme comporte cinq usines-barrages et cinq grandes dérivations devant produire au total 10 milliards de kWh chaque année. Pourquoi a-t-on choisi d'abord Donzère ? « Nous avons donné la préférence aux équipements par dérivations, qui permettent de construire de plus grosses usines, donc de produire de l'électricité à meilleur marché », répond M. Tournier, directeur administratif de la C. N. R. Richement cultivée, encombrée de nombreuses agglomérations, traversée par des affluents torrentiels, butant alternativement contre les contreforts des Alpes ou des Cévennes, la basse vallée du Rhône se montre relativement difficile à équiper. Trois chutes sont prévues dans la section appelée « tiers central du bas Rhône » : un *palier amont*, allant de Valence au Logis-Neuf et coupant 31 kilomètres de fleuve ; un *palier central*, de Meysse à Viviers, comportant une dérivation de 17 kilomètres ; enfin le *palier aval*, s'étendant de Donzère à Mondragon.

UNE DÉCISION AUDACIEUSE : LE CHOIX DU TRACÉ

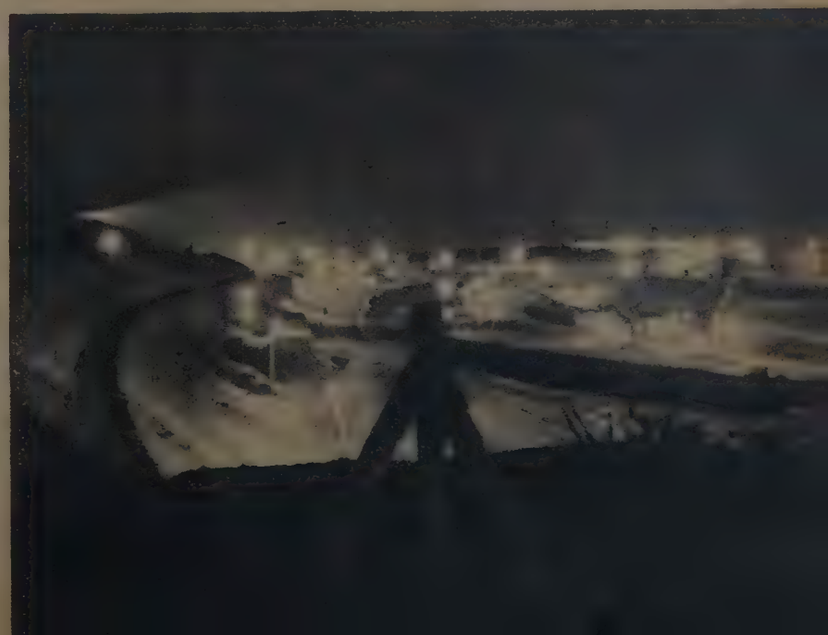
Le projet de Donzère-Mondragon n'eut pas, comme celui de Génissiat, à franchir ces « barrages de papier » dont a justement parlé le président Herriot. Les études de terrain ayant été entreprises au printemps 1946, le chantier s'ouvrait effectivement à l'automne 1947. Cette rapidité est due en majeure partie à l'esprit de décision des dirigeants de la C. N. R. et des ingénieurs chargés des travaux de prospection. Ainsi que l'a fait remarquer M. Giguet, actuel directeur de l'Equipement hydraulique, la reconnaissance complète d'une plaine telle que celle où devait passer le canal projeté aurait exigé des milliers de sondages. Or les années de guerre n'avaient pas permis d'entreprendre de pareilles études, et en 1944 la Compagnie ne possédait que peu de renseignements sur la nature générale du sous-sol, sauf le long du tracé antérieurement étudié par le P.-L.-M.

Les années 1945 et 1946 furent consacrées à l'examen de ce tracé : sondages complétant les travaux confiés à la Société de géophysique, appliquant la méthode Schlumberger, qui se fonde sur les variations de la résistivité du terrain. Les résultats se révélèrent inespérés : sur le parcours reconnu, tous les terrains que devrait traverser le canal étaient composés de graviers alluvionnaires reposant sur une épaisse couche d'argile, à l'exception de quelques centaines de mètres, au dix-neuvième kilomètre, où affleurait *un piton rocheux* capable de recevoir les fondations de l'usine et de l'écluse ! C'était une espèce de prodige de n'avoir rencontré que cet îlot de grès, placé au bon endroit, et personne ne songea à découvrir un meilleur tracé.

Aujourd'hui plus de la moitié des travaux sont déjà exécutés, et la C. N. R. est récompensée de son audace : le premier groupe de l'usine André-Blondel tournera en 1952.

C'EST LA QUE LE RHÔNE S'ENGAGE DANS LA DÉRIVATION DE DONZÈRE.

VUE GÉNÉRALE QUI DONNE UNE IDÉE DES DIMENSIONS DU CANAL DE FUITE. RELEVÉS TOUTES LES 8 HEURES, LES HOMMES TRAVAILLENT MÊME LA NUIT.



LA MODE DE CE PRINTEMPS...

PAR RENÉE DERIF

Elle est apparue avec ses mille et une robes et elle a révélé tous ses secrets. S'il en est quelques-uns qui ont surpris, d'autres, au contraire, étaient attendus. Et d'abord la longueur des jupes. Celles-ci raccourcissent de plusieurs centimètres et s'arrêtent à 39 et même 40 centimètres du sol. Ensuite, l'absence de manches, non seulement sur les robes de soie ou de toile, mais même sur les robes de ville en lainage, qui, dans ce cas, sont toujours accompagnées d'un paletot court et léger. Certains manteaux élégants et vagues n'ayant pas plus de manches que la robe qu'ils recouvrent sont portés avec de longs gants qui dépassent le coude. Si la taille reste mince et tout à fait à sa place, quelques tentatives l'ont fait paraître plus basse grâce à des effets de basques courtes et serrées sous des blousons plongeants. Et, puisqu'il est entendu que la jupe étroite triomphe presque toujours, il est bon de souligner que l'ampleur « tient » encore avec des plissés nombreux et variés, aplatis sur les hanches, et avec des jupes cloches dont le devant est plus plat que le dos. En bref la nouvelle silhouette est plus jeune que jamais, désinvolte même, très dégagée, avec des épaules naturelles ou légèrement soutenues.

Il faut noter beaucoup de choses ravissantes et qui enchanteront les femmes... et leurs maris :

Les tailleurs très cintrés avec leurs nouveaux et sensationnels revers en « fer à cheval » qui exaltent la poitrine ainsi que les nouvelles blouses « maillot », de soie imprimée, moulant le buste comme un chandail ; les jupes, également très nouvelles, dont le tablier en amande est simplement posé sur le fond de même longueur, de manière à donner toute l'aisance nécessaire à la marche ; les redingotes qui font un retour marqué en lainage clair, pied-de-poule ou fil à fil ; les manteaux de soie de ton vif, dans le style des « cache-poussière », avec des poches très basses ; le smoking flottant et son œillet ; les multiples plastrons et cols cassés de toile blanche empesée et souvent glacée, qui conviennent aux tailleurs aussi bien qu'aux innombrables robes de lainage marine ; les tailleurs et robes de ville, de pied-de-poule noir et blanc ou gris bordé de noir ; les cols et manches « tutu » de tulle plissé ; les collerettes et cols en « fer à cheval » bordant des décolletés profonds, en « baigneuse » ; les tailleurs de mousseline sur un fond en transparence ; les robes habillées plus légères qu'un souffle, montrant beaucoup d'ampleur souvent plissée ; enfin l'éblouissement des robes du soir, féeriques et chatoyantes.

Tous les lainages sont secs et fins et l'on emploie beaucoup de pied-de-poule et de fil à fil — les soies prédominent, légères et aériennes : mousseline, organza, georgette, ou plus rigides, comme le taffetas léger, le shantung, le tussor. Les imprimés nous reviennent dans des dessins colorés d'inspiration très moderne ; les toiles et les piqués sont très nombreux. Quant aux coloris, à part le noir, le marine et le blanc, qui avec le gris sont classiques pour la ville, il en est d'autres qui sont « clairs comme le jour » ou vifs comme la « passion ».

Robes de ce printemps couleur de soleil et d'ombre, vous rendrez les femmes plus femmes et vous leur donnerez aussi quelquefois un petit air de « garçonne » rappelant les années 1920 ou 1925, mais remis au goût du jour, au goût de 1950.

ALBOUY
Chapeau ligne Valentino de satin noir et tulle.

CHRISTIAN DIOR
Premier Avril : svelte tailleur de lainage marine, gilet bordé de blanc, jupe tablier en amande.

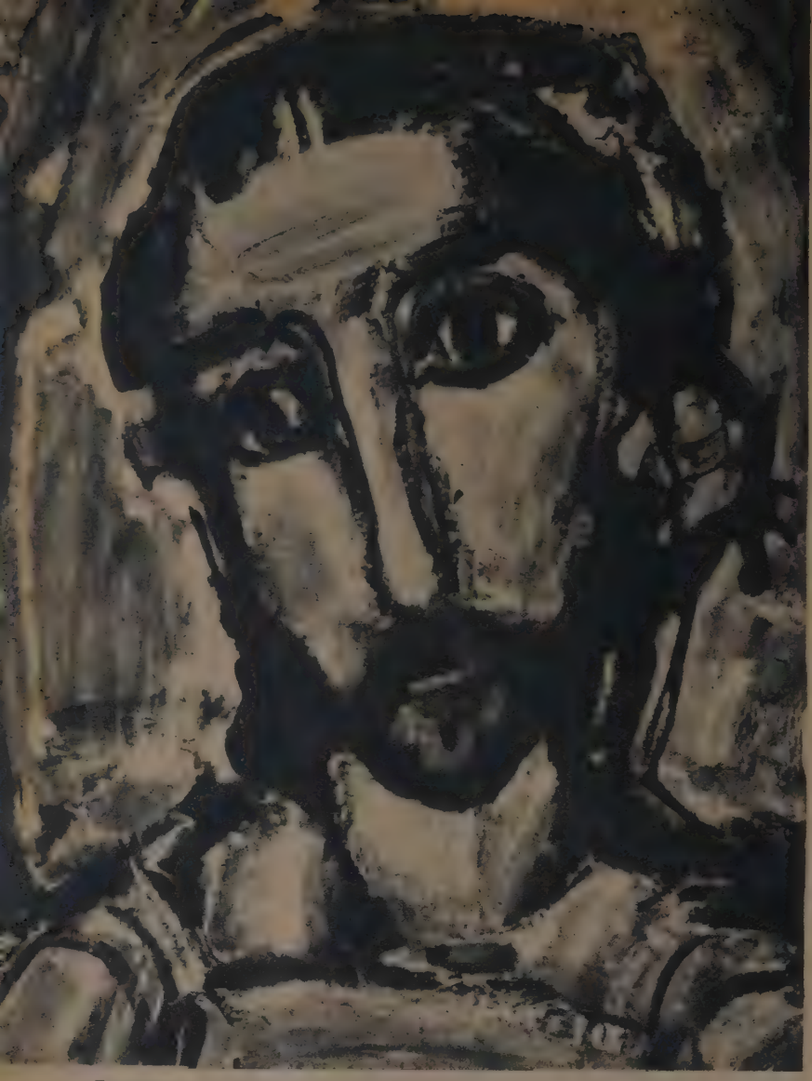
ALWYNN
Ce tailleur de shantung chiné, à la ligne nouvelle, baptisé **Allô Balzac**, conviendra parfaitement pour les jours ensoleillés.

MARCEL ROCHAS
Boudin, tailleur fil à fil gris et blanc avec un col de velours noir.

JACQUES FATH
Black-Out : ensemble sans manches ; manteau noir et robe blanche à pois.

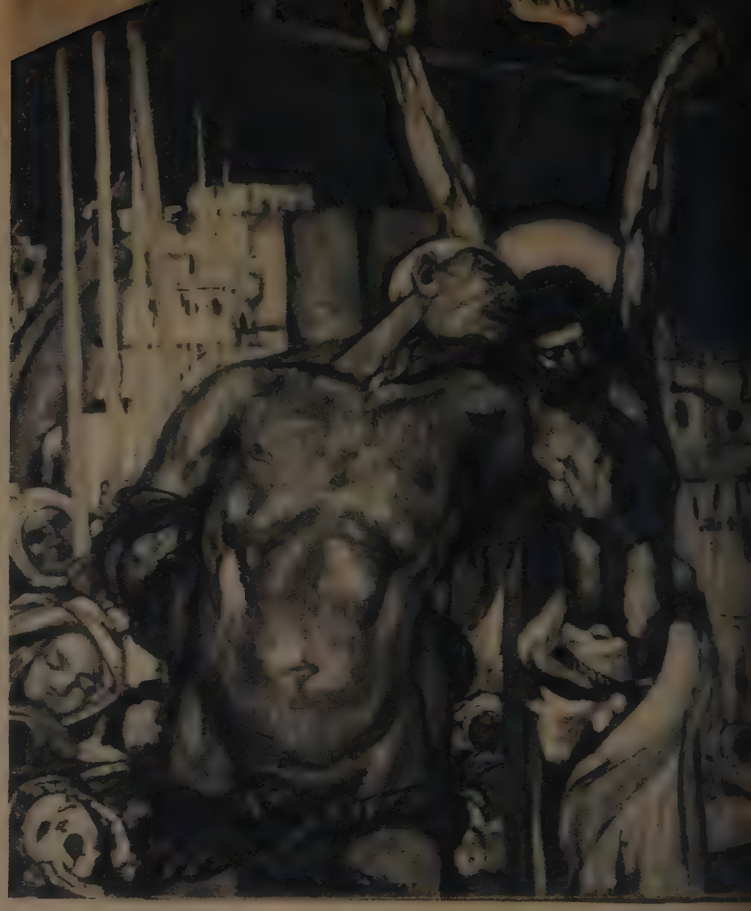
ROBERT PIGUET
Robe d'après-midi, en crêpe bleu à pois noirs, qu'accompagne un chapeau original de PAULETTE.

BALENCIAGA
Elégant ensemble de lainage marine aux larges manches trois quarts.



ROUAULT. « TÊTE DE CHRIST. »

ANDRÉ MARCHAND. « CRUCIFIXION. »



GEORGE DESVALLIÈRES.

LA PASSION DU CHRIST

D'UN siècle à l'autre et sous tous les climats, c'est toujours sur les mêmes voies que les hommes rencontrent le « sacré ». Il y a la voie de la terreur, il y a aussi celle de l'amour. Au delà de l'une et de l'autre, dans une région d'apparence peu accessible aux hommes, où abordent cependant les mystiques et généralement ceux qui ont su dominer leur vie, s'ouvre le chemin de la paix sereine et du consentement adorant.

C'est d'ordinaire l'une ou l'autre de ces voies qu'empruntent les artistes quand ils font œuvre sacrée. Parfois on les trouve engagés sur plusieurs à la fois. Oscillation qui va du tendre au terrible, de l'extase au désespoir. Cependant chacun d'eux a ses accords préférés avec le sacré. Chaque époque également.

La nôtre, traversée de tant d'événements douloureux, demeure occupée du drame de l'homme. Peintres, sculpteurs, musiciens, quand ils veulent dépasser la sensation et faire passer dans leur art leur vie profonde, celle de leur temps, c'est à la souffrance d'abord qu'ils se heurtent. Peu nombreux sont ceux qui parviennent jusqu'aux régions de la paix. Il en fut autrement dans le haut moyen âge, où un art plus théologique, qui se situait en quelque sorte dans l'éternel, se ressentait moins des incidences du présent. De nos jours les artistes prennent leurs références en eux-mêmes ou dans l'univers visible qui les entoure. Aussi bien ne doit-on pas s'étonner si, parmi les grandes figurations traditionnelles qui demeurent les grands symboles du passé, ils se sont attachés de préférence aux scènes sanglantes de la Passion.

Le Christ du jardin de l'agonie, tout occupé de la grande misère humaine, portant dans son corps et dans son âme tout le mal passé et futur des hommes — le Christ dit « aux outrages », pure figure en butte à toutes les éclaboussures de la vulgarité, pis que cela, aux coups de la méchanceté et de la haine — le *Dieu de pitié*, assis sur le Golgotha et solitaire dans sa douleur — le Christ en croix, devenu le Crucifix, soit cet homme identifié au bois du supplice et attendant, dans une patience torturée et l'apparent abandon du ciel et de la terre, l'heure, marquée au destin, de la charitable expiation — le Christ mort étendu sur les genoux de la mère, devenue ainsi le symbole même de la souffrance compatissante, la *Pietà* — le Christ porté à son tombeau dans une lente procession crépusculaire — tous ces thèmes deux fois millénaires, traités par tant d'artistes de toute école, de tout tempérament, nos contemporains les ont repris. Et non point le plus souvent pour répondre à la commande de quelque église, mais pour eux-mêmes, par besoin de mettre leur art au service de leur propre cœur et d'exprimer à leur tour une expérience intime et cruelle de la vie.

Il est à remarquer que souvent les œuvres religieuses de nos contemporains rappellent quelque œuvre ancienne et particulièrement d'époque médiévale. A tort ou à raison, il nous semble que les images chrétiennes ont atteint alors une perfection qu'on ne dépassera pas et à laquelle on tient à rendre hommage. Mais ce rappel n'est pas copie, et de même que nos poètes de l'époque classique savaient être originaux en empruntant le sujet et jusqu'à la forme de leur œuvre aux auteurs grecs et latins, ainsi le moyen âge n'est pour ceux de nos artistes qui entendent lui demeurer liés qu'une référence, une sorte de garantie d'authenticité, qui n'entrave en aucune façon leur liberté de pensée et d'expression.

L'exemple d'un Rouault est typique à ce sujet. On ne peut voir une peinture religieuse de Rouault sans penser aux vitraux des XII^e^ et XIII^e^ siècles, ceux de nos grandes cathédrales. Mêmes dominantes de bleus et de rouges, même tracé des figures, mêmes cernes noirs nous évoquant les résilles de plomb. Cependant cette face du

« KYRIE ELEISON. »

ANS L'ART CONTEMPORAIN

rist que le peintre a su dresser bien au-dessus des pauvres fantoches, clowns, gens Palais, filles des rues, qui furent longtemps ses modèles, comme elle est neuve et ond bien à notre attente présente ! A la fois accusatrice et compatissante, aban- nnée aux cruels caprices des hommes et cependant inattaquable, elle nous pour- t, et comment éviter ce regard et se dérober à son interrogation muette ? La pein- re, la gravure, le vitrail — car de ces peintures inspirées de quelque façon du rail ancien on a pensé naturellement à tirer des vitraux modernes — plus récem- nt l'image ont popularisé cette figure nouvelle du Christ qui vient prendre place a suite des plus belles figurations de l'art chrétien.

Albert Gleizes a ceci de commun avec Rouault qu'il a cherché lui aussi les éléments son art religieux dans l'art médiéval, plus particulièrement dans les fresques nanes et byzantines. La parenté d'ailleurs s'arrête là. Gleizes a été étroitement orporé au mouvement cubiste. Ces deux influences, celle de l'art roman et celle cubisme, loin de se contrarier, se sont combinées pour donner naissance à un art s homogène et qui a maintenant toute une postérité. Œuvre qui n'est pas d'expres- n directement humaine, comme celle de Rouault, mais qui se réfère à des symboles stiques, ceux des lignes (droites plus ou moins brisées, courbes diverses), ceux des leurs. Ce graphisme était-il jadis un langage lisible pour tous ? Il est certain que s en avons perdu le sens et qu'il nous faut le réapprendre. L'art de Gleizes prend te sa valeur sur le mur, et je pense aussi dans la gravure.

Desvallières est le doyen des peintres chrétiens contemporains. Il fut d'ailleurs, c Maurice Denis, le promoteur de la rénovation de l'art religieux. L'image du rist en route vers le Golgotha a toujours hanté son esprit. Dans beaucoup de ses leaux, on le voit passer, vieillard portant une lourde croix et barrant la toile d'un nd trait oblique. Ailleurs, les mains clouées au bois du supplice, il semble faire un nd geste d'accueil. Parfois même l'un des bras se détache de la croix et vient se er d'un geste fraternel sur l'épaule du croyant.

Dans de nombreuses flagellations et crucifixions réalisées au lendemain de la guerre souvenir des pauvres corps émaciés et torturés des camps de concentration s'est posé au peintre. Le calvaire d'André Marchand avoue franchement une autre érence : celle du rétable de Matthias Grunewald, l'incomparable chef-d'œuvre du sée de Colmar. Peut-on dire que Marchand est plus dur encore que son grand é ? Ce serait difficile. L'un et l'autre nous ont laissé des images particulièrement giques, où ils ont voulu exprimer — sans l'atténuer — toute l'âpreté d'un destin epté et qui ce clôt dans la nuit. Car dans la liturgie chrétienne la pensée de ques est présente même dans le deuil du vendredi saint. Mais la peinture est cessive, comme la musique d'ailleurs, et aussi bien généralement la prédication.

Nous retrouvons quelque chose de cette dureté dans les peintures d'Yves Alix *rist aux outrages, Crucifixion)*, dans celles de Goerg (mêmes sujets), d'Osterlind, s *les Baisers de Judas*, de Mazetier, puis nuancée de tendresse dans les descentes croix d'Olesievicz. A de nombreux peintres contemporains on a donné, non sans son, le nom d'expressionnistes. Ces peintres, dans l'ensemble, ont mieux traité les ets religieux tragiques que d'autres plus tendres ou plus immatériels (Nativités, nonciations), où toutefois certaines femmes ont excellé. La cruauté, la bestialité, une tesse proche du désespoir ont envahi l'art religieux. Notre époque nous a enseigné porter sur l'homme un jugement sévère. Le Christ, chez les maîtres anciens les s durement réalistes, un Jérôme Bosch, un Grunewald, dominait toujours l'événe- nt. Ce n'est le plus souvent aujourd'hui que l'homme de douleurs. Sans doute, je

ZADKIN. « CHRIST EN CROIX. » (Bois.)

MAURICE ROCHER. « LA PIETA. » (Traitée en 1945, 1948, 1950.)

BERNARD BUFFET. « DESCENTE DE CROIX. »

le soulignais plus haut, les peintres — et pas plus Matthias Grunewald que les autres — ne peignent sur le même volet la Passion et la Résurrection. Toutefois, sauf encore une fois chez Olesievicz, décidément plus proche de la vraie tradition que les autres, c'est le second volet qui manque.

On ne pourra pas faire ce reproche à Manessier, qui, après avoir peint divers tableaux plus ou moins « abstraits » qu'il intitule *Passion* ou *Sainte Face* ou *Office des ténèbres*, a donné une suite de lithographies sur la semaine sainte. On y passe avec une ferveur continue du jeudi au vendredi saint, puis à la vigile, puis au matin de la Résurrection.

Parmi les jeunes peintres dont l'œuvre est en quelque sorte centrée sur le drame de la Passion, je citerai en tout premier lieu Maurice Rocher. Ses premières *Pietà*, qui n'étaient que sensibles et qui, quoique réalisées dans une gamme beaucoup plus sombre, révélaient l'élève de Denis, ont fait place à des toiles solidement et durement, je dirai trop durement construites. Ses plus récentes œuvres, sans rien abandonner de leur solidité, retrouvent le frémissement sensible de la vie. Au rebours de Manessier, Rocher s'exprime jusqu'à présent par les valeurs et le dessin plus que par la couleur proprement dite. Il est d'ailleurs de ceux qui, du grand diptyque *Mort-Résurrection*, n'ont encore peint que le premier volet.

Minaux, Lorjou, Buffet ont été couronnés récemment par le jury des critiques. Ils ont les uns et les autres peint des tableaux religieux : descentes de croix, pietà, crucifixions. Lorjou est d'ailleurs plus intéressé par ses vastes synthèses que par le sujet proprement traditionnel, et je pense que Bernard Buffet a surtout cherché dans les scènes du Golgotha l'un des sommets de ce dépouillement qui le hante (et le mènera Dieu sait où ?).

Parmi les peintres verriers Jacques Le Chevallier est un de ceux qui ont le plus souvent traité, et toujours avec un grand sens architectural, le thème de la Crucifixion. Il y a aussi des *ecce homo* du Père Couturier, de P. Bony où toutefois le pathétique du sujet est un peu atténué par la richesse visiblement recherchée des accords colorés. Les peintures de Rouault traduites en vitraux ont presque toutes trait à la Passion.

Le Christ à la colonne, le *Dieu de pitié* sont des sujets traditionnels un peu abandonnés de nos jours par les sculpteurs ; mais quel est celui d'entre eux qui n'a, au moins une fois dans sa vie, tenté de faire un crucifix ? Parmi les réalisations les plus récentes des maîtres connus, il faut citer ce grand bois — il mesure 7 mètres de haut — auquel Zadkine, réfugié pendant la guerre dans un village du Lot, a consacré une partie de ses loisirs. Le dessin même de cette œuvre a été imposé au sculpteur par un arbre dont il a respecté les formes. Peu transportable à cause de ses dimensions, le Christ de Zadkine est resté jusqu'à présent dans le village où il est né, et où il attend qu'un curé, désireux d'illustrer un jour son église, vienne le chercher.

Marcel Gimond a fait récemment une figure de Christ, et c'est certainement l'une des plus traditionnelles de notre temps, non point tant par la facture, qui est personnelle au sculpteur et d'ailleurs empreinte du beau métier qui est le sien, mais par l'esprit dans lequel elle a été conçue et exécutée. La simplicité toute humaine du visage n'en exclut pas la majesté, la tristesse n'est pas désespoir, la souffrance n'altère pas la paix intérieure. Je connais aussi de H. de Waroquier une très belle tête sculptée de Christ.

Henri Charlier, qui est à la sculpture chrétienne ce que Denis fut à la peinture, a souvent eu occasion au cours de sa carrière de traiter les thèmes de la Passion, de même Iché, Py, Saupique...

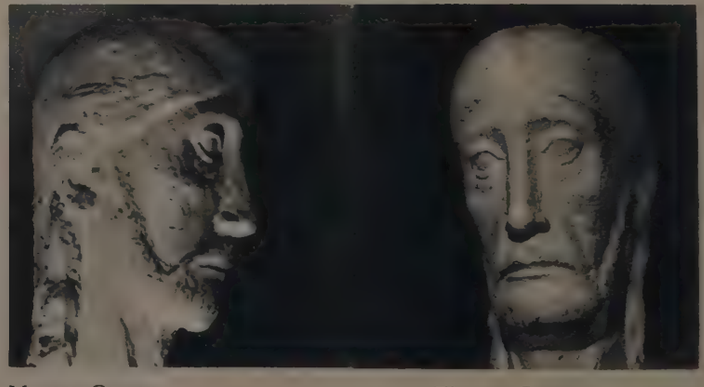
L'un des sculpteurs que tous les thèmes de la Passion ont le mieux inspirés de nos jours, et qui a d'ailleurs beaucoup travaillé pour les églises, est certainement Lambert Rucki. Ceux qui ont quelque peu suivi le récent mouvement de l'art sacré sont familiarisés avec l'œuvre de cet artiste très personnel, créateur extraordinairement fécond d'une imagerie à la fois neuve et traditionnelle. S'il est, parmi nos contemporains, un artiste destiné à devenir populaire, à la façon dont l'art des XIV^e^ et XV^e^ siècles était populaire, c'est bien celui-là dont l'œuvre déborde à la fois de tendresse, de pathétique et d'humour.

Bien d'autres œuvres seraient à reproduire. Les artistes graveurs nous en fourniraient à eux seuls un très grand nombre. Beaucoup de livres ont paru récemment : bibles, apocalypses, évangiles, chemins de Croix, poèmes illustrés de divers auteurs... et qui donnent une grande place aux figurations de la Passion. Il y a des thèmes qui s'imposent à toute époque et dont la valeur symbolique est telle qu'on peut les reprendre sans jamais les altérer, et toujours les animer d'une vie nouvelle. Plus peut-être qu'en des temps relativement récents, les artistes contemporains ont éprouvé le besoin d'exprimer par le moyen de ces thèmes leur sentiment, leur expérience de tout le tragique de la vie.

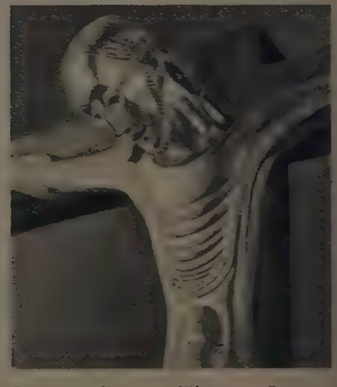
JOSEPH PICHARD.

OLESIEVICZ. « LA RÉSURRECTION. » (Carton de tapisserie.)

LAMBERT RUCKI. PIETA. (Sculpture.)



MARCEL GIMOND. « TÊTE DE CHRIST. » (Sculpture.)

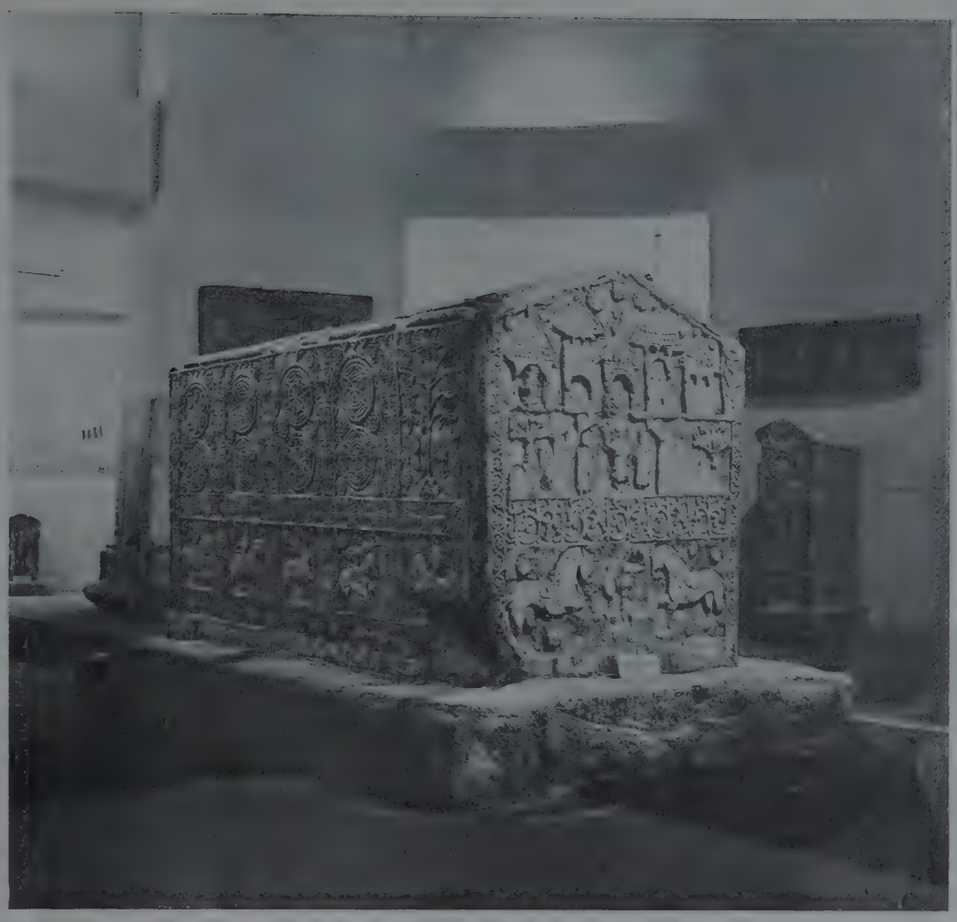


LAMBERT RUCKI. TÊTE DE CHRIST. (Bronze.)

MM. Georges Salles, directeur des Musées nationaux, et Deschamps, conservateur, guident dans le musée S. Ex. M. Ristitch.

Eglise Saint-Georges de Staro Nagoritchino. « Le Martyre de saint Dimitri ». Cette peinture fut exécutée vers 1317.

Fenêtre bilobée de l'église du monastère de Kalenitch, élevée entre 1413 et 1417.



VERNISSAGE AUX LUMIÈRES DE CHAILLOT

L'ART MÉDIÉVAL YOUGOSLAVE

Le soir du 8 mars, l'aile du palais occupée par le musée des Monuments français avait pris un air de fête. La grève partielle des transports n'avait pas découragé les amateurs de cérémonies bien parisiennes ; nombreux étaient accourus les *aficionados* des vernissages aux lumières. L'art national yougoslave est présent à Paris ; ils avaient avec raison considéré qu'ils devaient lui rendre visite.

Dans ce musée des Monuments français, plus riche chaque année, où l'on peut faire de passionnants voyages sans quitter la capitale, cette fois les Parisiens sont conviés à une promenade à travers les vénérables monastères et les églises des pays situés aux marches de l'Europe, et ils peuvent pendant quelques semaines contempler la copie des ouvrages dont les ont dotés des siècles d'art et de foi.

Le succès des initiatives prises en ces dernières années par M. Paul Deschamps a provoqué chez certains de nos amis de l'étranger une heureuse émulation. Belgrade a désiré imiter Paris et a résolu de faire exécuter des relevés de fresques médiévales et des moulages de sculptures et de morceaux d'architecture. Ce programme a été réalisé avec précision et promptitude, et une précieuse collection a été constituée. Sur le sol de la Macédoine, de la Serbie, de la Croatie, du Montenegro subsistent nombre de peintures murales religieuses, en dépit non seulement de l'affront des années mais de plusieurs siècles de guerres et de domination étrangère. Certaines ont été retrouvées récemment sous plusieurs couches de badigeon. Les plus importantes et les plus originales de ces fresques, datant du XI[e] ou milieu du XV[e] siècle, ont été copiées avec la plus consciencieuse application et un réel talent par des artistes de chez nous, entraînés à ce travail de goût et de patience, et aussi par des artistes yougoslaves qui ont su adopter rapidement les procédés techniques imaginés et pratiqués depuis la création de ce qui a été nommé notre « musée de la fresque ». Les moulages ont été exécutés avec un souci égal d'exactitude littérale.

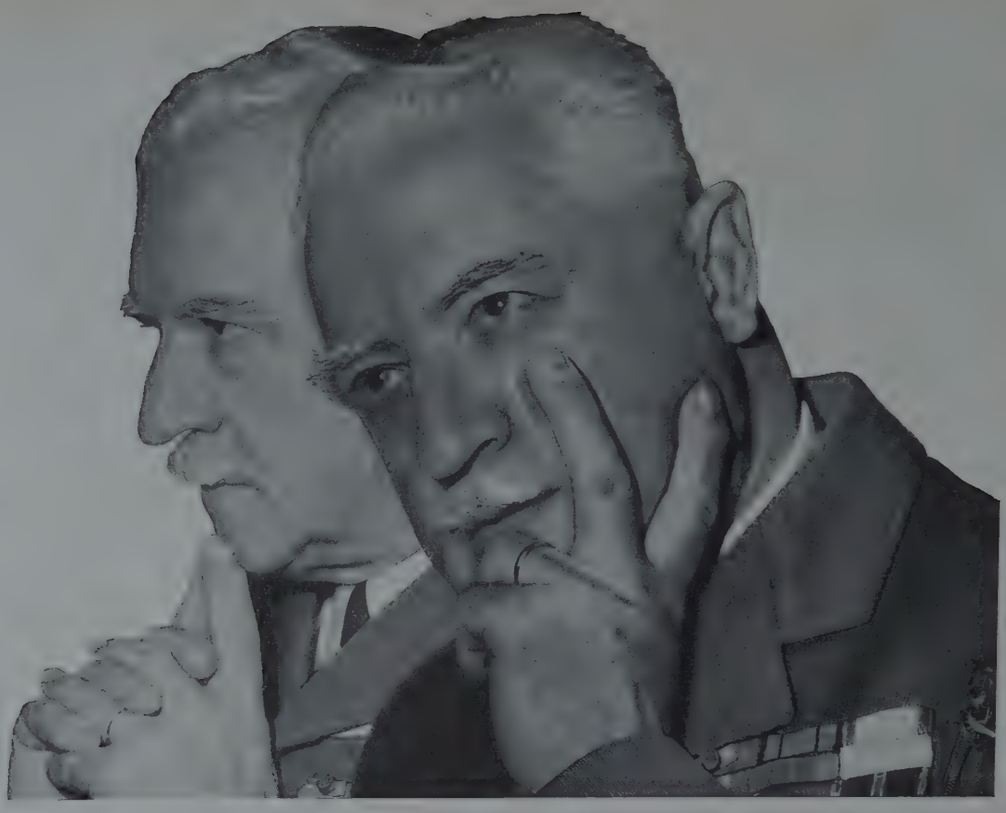
Devant ces reproductions qui donnent à nos yeux l'illusion de regarder les originaux, M. Jacques Jaujard, directeur des Arts et des Lettres, et M. Georges Salles, directeur des Musées nationaux, accueillaient l'autre soir l'ambassadeur de Yougoslavie en France, M. Marco Ristitch. Une élite d'archéologues et de lettrés, parmi lesquels se remarquaient MM. Louis Réau, Marcel Aubert, M. Georges Huisman, écoutaient les commentaires du sympathique organisateur artistique de l'exposition, M. Lioubo Babitch.

Comment les visiteurs ne seraient-ils pas intéressés par ces fresques où se retrouvent harmonieusement mélangées les influences de l'Orient et de l'Occident ? Les réminiscences de l'art byzantin y sont assouplies par le génie méditerranéen, les traditions de la Grèce et de Rome, un peu celles de la France aussi s'y retrouvent — et au travers de tout cela se décèle quelque chose qui appartient en propre à la force créatrice des Slaves du Sud.

Telle des compositions reproduites est une manière de chef-d'œuvre : ainsi la *Dormition de la Vierge* du monastère de Sopotchani. D'un point de vue moins plastique qu'ethnologique, telles des peintures qui sont des portraits sont singulièrement évocatrices d'une vieille civilisation.

En ce qui concerne les moulages, les pierres funéraires des Bogomiles, ces ancêtres des cathares et des Albigeois, ne sont pas une des moindres curiosités de l'exposition : « Sculpture tendancieuse et propagandiste », écrit un érudit yougoslave. Œuvre d'une secte nihiliste et hérétique qui vivait isolée dans la profondeur des montagnes bosniaques, ces sarcophages, ces bas-reliefs, où sont représentées surtout des scènes de chasse, relèvent d'une esthétique particulière. Leur système d'ornementation fait penser à celui des plus anciens âges de l'humanité.

Raymond Lécuyer.



MALAISE DE L'ARMÉE (*)

II

CRISE DES EFFECTIFS

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

L'ampleur des problèmes que pose la sauvegarde du pays dans l'éventualité d'une agression provoque chez les Français une véritable annihilation de la volonté. On recule devant les mesures les plus urgentes, on se perd dans l'indécision d'un choix nécessaire. « A quoi bon ! semblent dire les mieux intentionnés. Il n'y a pas de solution, et s'il y en a une, elle ne dépend pas de nous ! »

Ce dernier sentiment : l'attente du miracle, sans rien faire qui soit susceptible de le provoquer, est bien le pire. C'est un point sur lequel l'opinion publique entraîne le gouvernement, alors qu'il appartient au gouvernement d'éclairer l'opinion.

Chez les peuples pacifiques, la supériorité du moral est la condition première de leur sécurité. Cette vérité a des répercussions dans tous les domaines de leur défense. Leur moral se mesure à l'effort qu'ils fournissent dans les secteurs qui ne sont pas immédiatement rentables mais qui couvrent leur avenir et leur idéal ! La volonté de se défendre en est l'indice le plus sûr. C'est en eux-mêmes qu'ils doivent trouver les sources de la force. S'en remettre à une aide extérieure, ce n'est pas seulement s'abandonner, c'est se livrer !

Le pays a le droit d'être justement renseigné.

Dans cette détermination du pays la part du gouvernement est considérable. Son devoir et, par conséquent, sa responsabilité portent sur deux ordres de problèmes ; il a une mission impérieuse : *l'éducation de la nation,* orientée sur la défense résolue de l'âme française ; il a l'obligation de traduire cette décision par des mesures propres à en assurer la mise en œuvre.

Sa première obligation est donc de parler haut et net pour éclairer l'opinion. Tout se passe, au contraire, aujourd'hui comme s'il voulait l'endormir.

On a dit, on a répété à propos du pacte de l'Atlantique que sa mise en œuvre imposerait un effort au pays, mais on s'est bien gardé de dire lequel, et, à plus forte raison, de le prescrire. Bien plus, on réduisait dans le même temps, budget par budget, les crédits militaires, compte tenu de l'augmentation des prix de revient, comme si ces charges étaient déjà supérieures à l'effort définitif à fournir. Va-t-on continuer à tromper la nation et à la conduire au désastre ?

On se réfugie derrière le paravent de l'armée dite de transition pour ne pas aborder à fond le problème. Ce mot de transition cache, pour beaucoup d'hommes politiques, la volonté de mettre l'armée en veilleuse sous prétexte de sauver le franc, alors qu'il s'agit de sauver la France.

Dans aucun domaine on n'ose prendre la responsabilité d'un effort, alors que les conjonctures l'exigent dans toutes les branches de la défense nationale. Ce qu'il faut, c'est un plan dont on entreprenne immédiatement la réalisation. Nous n'en sommes plus au temps heureux où l'on pouvait choisir sa politique. Il n'est pas un gouvernement qui ne se soit rendu compte qu'elle nous était imposée par les circonstances.

Morale de la nation, budgets militaires, armement, effectifs, voilà, en définitive, les quatre éléments avec lesquels les gouvernements s'évertuent à jouer « aux quatre coins ». La difficulté du jeu réside dans le fait que ces éléments se tiennent si étroitement qu'on ne peut bouger l'un sans déplacer les autres. Dans leur crainte d'alerter l'opinion les ministres responsables en sont amenés à tricher au jeu ! Pour ce faire ils supposent inébranlable le moral de la nation et intangible — sauf pour le réduire — le chiffre des dépenses militaires.

Une erreur d'optique : la réduction des effectifs.

C'est sur ces bases qu'on a posé le dilemme : effectifs ou armements. La question était déjà mal posée d'entrée de jeu. Certains esprits en ont conclu qu'il fallait réduire les effectifs pour augmenter les armements en se basant sur les études de ceux dont le devoir est de « penser » la guerre future en fonction des découvertes de la science. Ces conclusions ne supportent pas l'examen.

Disposer d'unités ayant une capacité de destruction et de combat aussi grande que possible pour l'effectif le plus réduit, c'est une vérité qui ne demande pas de démonstration. Mais, croire que l'armement peut permettre de réduire outre mesure les effectifs totaux à engager par la France dans un conflit généralisé, c'est se leurrer d'autant plus gravement qu'il s'agit d'armements dont on ne dispose pas immédiatement.

Ce serait renouveler l'erreur d'optique commise à propos de la ligne Maginot, qui était primitivement destinée à renforcer notre couverture, mais dont on a tiré profit pour réduire le temps de service. Contre le but poursuivi par son auteur et ses réalisateurs, elle n'a servi, en définitive, qu'à endormir l'opinion dans une fausse sécurité. Et cependant ! la ligne Maginot existait ! Combien plus grave l'illusion d'un armement non encore réalisé derrière lequel on réduirait la contribution du citoyen !

Ce que l'on oublie trop dans le drame qui nous menace, c'est que l'on est toujours deux à la guerre.

La forme de la guerre et les conséquences qu'elle comporte nous sont pour une bonne part imposées par l'adversaire éventuel. Entre lui et nous le déséquilibre est trop grand pour jouer à l'économie. On connaît ses ressources

(*) Voir *France-Illustration* du 25 mars 1950.

en hommes et en matériel. Lui aussi continue à étudier le rendement maximum des armes. Croire que l'on parera à ce danger par un échantillonnage d'armée ultra-moderne ne résiste pas à l'examen. Croire que l'on pourra éviter la bataille terrestre par une couverture profonde à base d'intervention aérienne et d'engins de divers ordres est donner une valeur excessive à un système qui, par ailleurs, doit être développé au maximum.

La première des illusions qu'il faut dissiper est que l'on puisse supprimer le choc des hommes. Du point de vue strictement militaire la lutte se ramène théoriquement à un rapport de forces : armement-effectifs, entre les armées opposées en fonction d'un terrain choisi et préparé ou simplement imposé. La proportion hommes-armes, celle des hommes armés et de la surface à défendre sont des données qu'on ne peut changer à sa guise.

La constitution du corps de bataille qui en résulte doit être judicieusement équilibrée en hommes et en armes de tous ordres, actives ou passives, aériennes ou terrestres. Rappelons, à titre d'indication, que malgré les moyens mis en œuvre on n'était pas arrivé à la fin de la dernière guerre à réduire outre mesure la proportion des combattants à pied et à visage découvert vis-à-vis des engins blindés. Si les divisions d'infanterie réclamaient toujours plus de chars, les divisions blindées réclamaient toujours plus de fantassins.

La guerre qui nous menace pose un problème d'effectifs inéluctable ! On entend dire constamment : « Il ne faut pas que le Français soit le biffin de l'Occident. » Ce slogan risque d'avoir des conséquences désastreuses à l'égard de l'opinion publique. A ne considérer que la défense de notre sol, la proportion « biffin-aviateur » est imposée par l'état de réalisation d'armements divers, et aussi, en grande partie, par la situation même de la France. Il serait ridicule de croire qu'un allié viendrait la défendre si nous ne commencions pas nous-mêmes dans la mesure extrême de tous nos moyens. Si nous ne voulons pas être le « biffin de l'Europe », soyons en mesure d'exiger que les autres pays européens fassent proportionnellement le même effort que celui que nous ferons nous-mêmes. Malheureusement, après avoir eu la première armée du monde, nous voilà maintenant à la remorque de tous les pays occidentaux.

Mais, dira-t-on, l'effectif du corps de bataille peut être en partie déterminé par la valeur de ses soldats résultant d'une spécialisation plus poussée, d'un entraînement plus intensif, d'un encadrement plus sélectionné. C'est l'acheminement vers une armée de métier. Nos hommes politiques en seraient-ils venus à une telle conception ? Je doute qu'ils en prennent jamais la responsabilité devant leur parti.

Devant l'ampleur du problème, la spécialisation, par ailleurs nécessaire, ne saurait être qu'une des modalités d'un système plus vaste.

Le corps de bataille, du reste, ne représente qu'un front ! Il y en aurait tant d'autres dans le temps et dans l'espace ! C'est dans toutes les dimensions et dans tous les domaines qu'il faut voir la guerre et ses conséquences ; non seulement pour notre territoire et nos concitoyens, mais pour toute l'Union française. Par son caractère total, la guerre future demanderait, en définitive, un effort humain comme aucune des précédentes guerres de masses n'en aurait connu ! Il porterait sur toutes les ressources d'effectifs de la France et de l'Union.

C'est le moment où des voix s'élèvent pour calmer l'opinion en parlant de mobilisation restreinte. On ne peut se tromper davantage.

Dans une guerre totale : mobilisation totale.

Mobilisation partielle ? Encore faut-il que le corps de bataille ait l'effectif nécessaire pour remplir toutes ses tâches, dont la principale est la couverture immédiate du pays. Il faut qu'il reçoive rapidement les compléments nécessaires dès le début des opérations en campagne et qu'il soit entretenu par la suite. En cas de durée des opérations il absorberait bientôt la plus grande partie de nos mobilisables. Mais pour le reste ? Pour défendre l'intérieur contre une « cinquième colonne » dès maintenant prête à intervenir ? Pour s'opposer aux incursions ennemies par voies aérienne ou maritime ? Pour assurer la sécurité de bases économiques placées à portée de la main d'un ennemi qui possède tous les moyens possibles d'intervention ?

L'exemple de l'Amérique ne peut sur ce point nous servir en quoi que ce soit. Il n'y a aucune comparaison entre la mobilisation de cet autre monde protégé par la distance et celle d'un pays de surface restreinte comme la France. Ce fait conditionne la continuité et la puissance de nos efforts de production de toutes sortes.

La forme même des grandes unités à utiliser peut s'en ressentir. Il nous faut un encadrement beaucoup plus étoffé et, par conséquent, des unités plus nombreuses pour un même nombre d'hommes et d'armes.

L'armée française ne serait pas en Europe un corps expéditionnaire, ce serait la France entière au combat.

Il y aurait donc demain mobilisation générale comme par le passé ! Plus générale même, car dans une guerre totale il n'y a pas de limite d'âge. Cette mobilisation ne serait pas uniquement destinée aux forces armées, elle devrait satisfaire les besoins de toutes les forces nationales.

C'est de *mobilisation nationale* qu'il faut parler maintenant pour assurer la vie de la nation en guerre. Elle ne se ferait pas sans cadres ni sans instruction.

Armements ou effectifs ? Nous voilà au cœur du problème.

Réduire les effectifs ? Si encore on instruisait mieux ceux qu'on appelle ! Ecoutez les jeunes gens rentrant du service ! Beaucoup d'entre eux avaient la vieille flamme des conscrits d'autrefois ! Combien en reviennent désillusionnés parce qu'ils n'ont pas vécu la vie d'unité génératrice de cohésion. Parce qu'ils ont l'impression d'avoir perdu leur temps et de ne pas avoir fait de service militaire comme les anciens. Voici plusieurs années que dans nombre d'unités on vit d'expédients pour instruire les jeunes, faute d'anciens, faute de cadres, faute de temps de service suffisant et fixe, faute de permanence des hommes et des chefs dans les mêmes formations.

L'instruction des spécialistes et des gradés devient totalement impossible. La guerre d'Indochine est faite, faute d'effectifs suffisants, avec les cadres nécessaires à notre armée ; notre corps de sous-officiers, épuisé par les prélèvements qu'elle nécessite, ne peut plus se renouveler. Les élites désertent nos écoles militaires. Et, par surcroît, nous ne pouvons plus recevoir un matériel que nous sommes incapables d'entretenir.

Quant aux réserves, dans quel cadre prévoir maintenant leur instruction et leur rappel, alors que l'on ne peut même plus s'occuper de l'active ? Et cependant nous traînons, devant la mobilisation de demain, le boulet terrible de quatre classes non instruites, de celles qui devraient de par leur âge faire partie du corps de bataille mobilisé !

Réduire les effectifs ? On sait les conséquences graves qui peuvent en résulter dans notre Afrique du Nord, où les anciens militaires de métier forment la réserve la plus solide.

Or en Afrique la question d'armement, tout en restant importante, ne présente pas la même ampleur ni la même urgence qu'en Europe. Notre rétablissement de 1943 aurait été impossible sans notre armée d'Afrique. Il a démontré qu'une troupe solide peut recevoir le matériel le plus moderne et s'en servir victorieusement contre l'adversaire le plus entraîné, au bout de quelques semaines d'adaptation.

Cette mobilisation sera facilitée par la préparation morale.

On ne joue pas seulement avec les effectifs et les armements, l'élément de base du problème est celui du *moral national* !

Il faut que le pays, en dehors de toute considération stratégique, soit décidé à se défendre chez lui et par lui-même.

Or c'est ce point précis que battent en brèche les avant-gardes adverses. Pour cette lutte, leurs cadres sont dès maintenant en place en France, comme ils l'étaient en Hongrie ou en Tchécoslovaquie avant l'asservissement de ces pays. Le moment venu, ils se déclareraient au grand jour. Le véritable terrain de l'adversaire, c'est la lutte qu'il mène sourdement en faisant étalage d'une force destinée à faire peur : du char Staline à la bombe atomique ! Les Soviets ne se décideront pas à braver l'Amérique s'ils ne sont assurés d'atteindre l'Océan sans lutte prolongée. La proclamation d'un Thorez à la tribune de la Chambre, déclarant que la France devrait accepter l'occupation russe et que les prolétaires ne se battraient jamais contre leurs frères de Russie, est en réalité le ballon d'essai d'une telle politique.

La préparation morale de la nation doit donc avoir pour but de tremper les âmes et les esprits des citoyens non seulement contre les dangers de la guerre, mais contre la propagande qui tend à les réduire sans lutte à l'esclavage. Elle doit faire l'objet d'une *éducation nationale*, depuis la famille jusqu'à la fonction dans la vie, en passant par l'école et la caserne.

L'armée symbolise les devoirs sacrés envers la patrie, elle fait profession de les enseigner jusqu'au sacrifice suprême. Elle est l'église de cette religion. L'instruction militaire de la nation, la préparation de sa mobilisation totale sont l'expression, le contrôle, l'entretien et la garantie de sa volonté de se défendre.

Enlever à la jeunesse cette application des enseignements fondamentaux, réduire de plus en plus la nature et la durée du service militaire, c'est le moyen le plus sûr de courir à la catastrophe.

L'exemple de la Suisse est une illustration frappante de ces quelques idées. Elle donne l'image d'un pays pacifique qui a su trouver en lui-même la force d'opposer un mur à l'invasion.

L'armée helvétique, exclusivement de réserve, c'est le pays entier en armes, mais sa mobilisation totale est préparée et entretenue ! La Suisse la vit dans l'existence de chaque jour. Ce n'est pas une vaine prescription que cette phrase première de sa constitution : « Tout Suisse naît soldat. » Cette mobilisation s'exécute dans le cadre de régiments à base régionale, où la permanence des mêmes hommes et des mêmes cadres amène la cohésion des unités. Celles-ci d'ailleurs se rassemblent au cours de périodes annuelles.

L'entraînement y est intensif. Les hommes y viennent avec leur habillement, leur équipement, leurs armes, éventuellement leur bicyclette, leur moto ou leur cheval, qu'ils gardent chez eux en tout temps. Les commandants d'unité ne perdent pas dans la vie civile le contact de leurs soldats. Tout officier suisse considère qu'il a naturellement deux métiers, celui qui assure sa vie journalière et celui qui la garantit. Il n'y a pas d'image plus parfaite de la liaison armée-nation. Au delà du temps de service le Suisse peut encore servir dans les milices locales, et sans limite d'âge. Un vieillard peut parfaitement défendre sa maison et même son village. Sur de telles bases, la Confédération helvétique a pu mettre 800.000 hommes sur pied pour une population de 4 millions d'habitants.

Cet exemple mérite d'être médité ! Il est pour nous plein d'enseignements. Il montre comment un petit pays a imposé en pleine guerre à la plus forte armée du monde.

Dans son livre *P. C. du général*, le chef de l'état-major du général Guisan rapporte le conseil donné à ce dernier par l'ancien ministre d'Allemagne à Berne : « Si vous êtes vraiment décidé à résister jusqu'au bout, alors sans relâche, dites-le, montrez-le de toutes manières. »

Voilà quelle devrait être la devise actuelle de tous ceux qui chez nous sont responsables de notre défense nationale. Et le pays suivrait.

Une France forte est nécessaire à l'équilibre européen.

Le premier devoir des pouvoirs publics est de dire résolument au pays que son salut est d'abord en lui-même et que rien ne peut être construit, aucun secours extérieur ne peut intervenir à temps sans cette base qui ne dépend que de nous. Mais il faut restaurer en France le *sens national* !

Un pays qui le perd est déjà envahi. Un gouvernement ne peut à la fois exalter le sens national et détruire l'armée. Ce sont des forces solidaires. Or le communisme, agissant dans l'orbite d'une nation si différente de la nôtre, tend à nous entraîner peu à peu vers une mystique absolument contraire à celle de notre civilisation et de notre foi.

La défaite nous a livrés pendant quatre ans à un effort de germanisation qui s'est insinué dans bien des esprits. La crainte d'un nouveau conflit nous jette à la remorque d'un puissant allié dont l'amitié nous est précieuse et le secours indispensable, mais dont les contingences nationales ne sont pas

forcément les nôtres. Il a besoin de nous comme nous avons besoin de lui.

La lutte, d'ailleurs, est d'abord en Europe, dans une Europe qui languit et qui meurt de ne pas trouver une France forte et qui s'affirme. L'Europe souffre encore et souffre autant que nous de notre défaite ; elle sait qu'elle ne peut retrouver son équilibre tant que la France n'aura pas retrouvé sa place.

On ne saurait opposer à cette attente la constitution de la Fédération européenne. C'est la France qui a appris aux autres peuples ce qu'était le sens européen ; on ne le rétablira, on ne le développera qu'autour d'elle. Dans cette œuvre indispensable aucun pays ne peut la remplacer.

Certains esprits s'inquiètent de voir l'Allemagne, cependant nécessaire à la défense de l'Occident, reparaître au soleil avec l'appoint de sa forte population travailleuse et guerrière. Problème dangereux, problème insoluble sans la force française. Une entente franco-allemande peut permettre d'établir une Europe inviolable, mais seule la force française peut permettre de réaliser cette entente.

L'ampleur du drame que nous vivons, et qui atteint le fond de la conscience humaine, doit tendre à rassembler dans une vaste fédération tous les Etats de tous les continents qui procèdent du même idéal basé sur les valeurs premières qui sont à l'origine de l'âme : liberté et conscience individuelles.

Mais croire que l'on pourra créer cette fédération en restant dans le domaine des idées est un leurre ! Il faudra la construire sur des assises solides, autour de maîtres piliers faits de la force des Etats les plus représentatifs de cet idéal millénaire.

C'est la nation elle-même qui provoque son destin.

Le point de vue moral domine donc le débat jusque dans ses conséquences internationales. Notre abandon depuis la victoire fausse toute tentative d'établissement d'une stratégie logique de la défense de l'Occident. Or la stratégie militaire ne peut mentir ni avec l'histoire, ni avec la géographie, ni avec les principes éternels de l'art de la guerre.

L'Amérique est loin. Les voies britanniques sont divergentes autour de l'Eurafrique, dont nous formons l'ossature. Les exemples de 1915 et de 1940 — Ypres et Dunkerque — ont montré que la préoccupation de protéger l'Angleterre amène à découvrir la France. A l'autre bord de l'Europe, au départ du Moyen-Orient et du golfe Persique, la manœuvre est naturellement axée sur l'Egypte et l'Afrique orientale.

Entre ces deux axes convergent les voies historiques des grandes invasions vers les peuples tributaires de la mer latine, d'où a rayonné la civilisation qui nous rassemble dans une lutte commune pour un même idéal. Voilà où sont notre devoir et notre responsabilité. Placés aux deux bords de la Méditerranée occidentale, nous avons, de par l'histoire et la nature, la garde de cette extrémité de l'Occident depuis le glacis germanique en avant du Rhin. Tout dépend donc de notre primauté, qui ne saurait être acceptée par les autres nations sans les moyens que nous mettrons en œuvre.

Quand se décidera-t-on à méditer les véritables causes de notre défaite de 1940 ? Une telle étude ne manquerait pas de nous montrer le danger de notre comportement actuel. Nos abandons menacent de nous conduire à un autre Munich.

Les responsables de nos malheurs passés n'étaient pas tant ceux dont la raison d'être est de miner notre idéal, mais surtout ceux qui par leur propagande ont tendu à dissocier des valeurs qui se tiennent. Du patriotisme à la religion, en passant par la famille et par l'armée, il n'y a qu'une école du sacrifice !

Depuis 1870 les responsables des défaites ne sont plus les seuls militaires. Ceux qui conduisent la nation en supportent toute la responsabilité. On ne trompe pas en temps de paix le moral d'un peuple pour s'en servir à fond en temps de guerre. Forgeons des armes, certes ! mais élevons les âmes et instruisons les hommes, « instruments premiers du combat ».

(A suivre.)

UN GALA DE LA TÉLÉVISION

LE CABARET DU DEMI-SIÈCLE

Un spectacle de grand gala organisé par la télévision française et réalisé avec brio par Claude Barma et Jacques Floran, avec le concours de Maïthé de Sanois, fut consacré vendredi dernier à retracer au micro comme sur l'écran la vie parisienne depuis 1900 jusqu'à nos jours. C'est ainsi que pour l'immense public anonyme des auditeurs-spectateurs sans-filistes Serge Peretti et Marie Dalba, Pierre Duprez et Jacotte Blavin, la fantaisiste Lily Bontemps, Jane Morgan, le duo de danseurs acrobatiques Darvas et Julia, « les Drins » exécutèrent une suite ininterrompue de sketches inédits.

Un capricieux cake-walk, une valse langoureuse puis un gracieux quadrille dansé sur des airs d'opérette d'Offenbach évoquèrent « la belle époque » avec d'autant plus de saveur qu'un orchestre tzigane, dont le premier violoniste circulait entre les tables des soupeurs, détaillait chaque morceau. Mais bientôt le style 1950 procurait à ces tableaux enchanteurs le plus étourdissant contraste : des danses modernes, des chansons et des sketches, se succédant sur un rythme ensorcelant, firent triompher les temps modernes, et l'orchestre de jazz, conduit par Bernard Hilda, entraîna les spectateurs sur la piste. Mentionnons enfin que pour rehausser encore l'attrait de ces tableaux contrastés dix-sept grands couturiers avaient habillé leurs « mannequins-vedettes », les unes, en toilettes du début de ce siècle ; les autres, selon la dernière mode du jour... robes de bal, modèles d'après-midi, ensembles de promenade ; ces derniers furent présentés avec des chiens : ténériffes nains blancs et frisotés, gros caniches noirs au poil savamment taillé. Cette manifestation d'art et d'élégance méritait, autant par la qualité de ses interprètes que par l'originalié de sa production, l'éclatant succès que lui firent les spectateurs au Cabaret du Demi-Siècle.

Amélie Anderson.

Photographies Jacques Decaux.

UNE CHUTE SPECTACULAIRE AU GRAND NATIONAL DE LIVERPOOL

C'est, pour une fois, le favori : Freebooter, en l'espèce, qui a remporté cette année le « Grand National » de Liverpool. Le cheval de Mrs. L. Brotherton a rapporté à sa propriétaire la coquette somme de 8.760 livres (près de 9 millions de francs). Des quarante-neuf partants il ne restait que sept chevaux en course à l'arrivée : c'est dire que l'épreuve hippique la plus dangereuse du monde, courue devant la princesse Elizabeth et 300.000 spectateurs, eut à compter, tant parmi les jockeys que leurs montures, de nombreux éclopés.

Des éclopés, il y en eut aussi dans le Quinze français, qui succomba par 21 points à 0, à Cardiff, devant les rugbymen gallois, quatre fois vainqueurs dans le Tournoi des cinq nations. Ce n'est pas moins de cinq de nos hommes qui eurent à souffrir de leurs rudes contacts avec des adversaires excellents en tous points et dont le jeu ne pécha certes pas par la mollesse. Classement final : 1er Galles, 2e Ecosse, 3es Irlande et France, 5e Angleterre.

Déception encore à Bruxelles, où le Belge Theys réalisa parfaitement son programme : partir en tête au cross des Dix Nations et y rester jusqu'à l'arrivée. Mimoun prit la seconde place. Par équipes, c'est la France qui fut victorieuse devant la Belgique, l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse, l'Irlande, l'Ecosse, Galles, la Hollande et le Luxembourg.

Phot. Intercontinentale.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Une vie de Saint-Exupéry

La place tenue par Saint-Exupéry ne cesse de grandir. Son œuvre est riche de ce qui manque peut-être le plus à notre monde : d'une philosophie morale. A ses propres livres s'ajoutent maintenant ceux qu'on écrit sur lui ; ils sont déjà nombreux. Celui qui vient de paraître, *Antoine de Saint-Exupéry*, par Pierre Chevrier (Gallimard), n'est pas le moins important, il est d'un ami qui a connu et aimé l'homme, qui a lu et compris l'œuvre. En outre, M. Pierre Chevrier possède ou bien a eu entre les mains de nombreux inédits de Saint-Exupéry, provenant notamment de sa correspondance; il nous prévient, par une note discrète au début du livre, que les citations qu'il fait au cours de son ouvrage sont imprimées en italique quand elles sont inédites. Or dès qu'on se met à tourner les pages on s'aperçoit avec bonheur que les passages en italique foisonnent. Il y a donc pour une part, dans le livre de M. Chevrier, un Saint-Exupéry peint par lui-même. Ce florilège de citations nous donne un avant-goût de la correspondance que nous espérons bien voir paraître un jour.

Le jour où un critique se saisira du grand sujet qu'est l'œuvre de Saint-Exupéry, le livre qu'il aura la tâche d'écrire devra étudier à fond non pas sa philosophie — le mot est impropre — mais ce qu'on pourrait appeler son *humanisme*, au sens large où ce mot est souvent employé aujourd'hui : c'est-à-dire l'art de donner à la vie humaine son sens et sa dignité. C'est dans ce sens que M. Pierre Chevrier évoque Saint-Exupéry, avec beaucoup de vérité et de pénétration. Son livre nous fait avancer beaucoup dans la connaissance de la vie intellectuelle et spirituelle de Saint-Ex. Les textes qu'il a choisis et qu'il met en valeur l'y aident beaucoup.

Cette biographie « n'est pas, nous dit-il, destinée à ceux qui ont eu le privilège de bien connaître Saint-Exupéry et d'être touchés par sa grandeur. Ceux-là savent que chaque souvenir particulier, chaque réminiscence réveille un tableau si vaste que toute description en fausse l'unité ». Je n'ai peut-être pas qualité pour m'élever contre cette déclaration, car je n'ai pas beaucoup connu Saint-Exupéry. Mais quant à être touché par sa grandeur, je ne puis dire que cela m'ait manqué. Je n'ai jamais eu avec cet homme de conversation qui ne me fît éprouver la plénitude de sa noblesse. Son exigence de vérité garantissait que la grandeur en lui était de qualité insurpassable.

Alors, je sais bien qu'un seul mot de lui a chance d'ouvrir des perspectives infinies. Et s'il fallait réunir ici beaucoup de ceux que M. Pierre Chevrier nous donne à connaître, la gerbe serait trop copieuse. Citons-en pourtant quelques-uns à notre tour.

En voici d'abord qui ont trait à la vie littéraire, ou plutôt à la littérature telle que Saint-Exupéry la considérait, du point de vue de l'homme d'action. C'est cet homme-là qu'il était réellement, car il écrivait :

« Les avantages que je puis tirer d'une activité d'écrivain, cette liberté par exemple dont je pourrais peut-être disposer, ce n'est que la liberté de n'être point. »

Homme de lettres, personne ne l'est moins que lui. Il venait de voir paraître dans une revue le premier texte qu'il ait publié, quand il notait :

« Je me demande bien comment font les *gens de lettres* qui ne changent jamais de métier parce qu'ils n'en ont même pas, ils ne se déshabillent jamais, ils font des enquêtes. C'est une rigolade. »

Voici enfin quelques lignes qui le montrent critique sévère des auteurs qui lui tombent sous la main, seraient-ce des maîtres révérés. Valéry n'est pas plus épargné qu'Alain et que Pirandello dans les lignes que voici : « M. Teste prend ses borborygmes pour des vérités révélées. Ça m'agace, les idées et les propos d'Alain. Pirandello fait des confusions volontaires entre le temps de la métaphysique et le temps de l'épicier. Entre la vérité de l'une et celle de l'autre. Ça fait des effets pour gens du monde qui croient qu'ils vont apprendre en lisant Einstein à passer à travers les murs. Alain fait du Pirandello sans cesse, il mêle les valeurs économiques, sociales et morales du même mot. »

Retenons de ces propos la franchise du jugement et le goût de dépouiller la vérité humaine de tout ce qu'elle invente elle-même pour s'y embarrasser. Partant de là, Saint-Exupéry était tout élévation, il se sentait une mission parmi les hommes. La solidarité avec tout le genre humain anime toute sa vie. Il écrit dans ses dernières années :

« Je ne sais pas vivre hors l'amour : je n'ai jamais parlé, ni agi, ni écrit que par amour. »

Auparavant il avait eu ces mots admirables :

« Ce que j'aime en quelqu'un, c'est de l'ennoblir. A quiconque je puis donner plus que je n'en peux recevoir... Ce que j'aime en quelqu'un, c'est de soulever un visage noyé au-dessus de la rivière, de tirer de lui certains sons de voix ou un sourire. Mettons que l'âme emprisonnée soit seule pathétique. Celui qui est perdu, si l'on réussit trois secondes durant, il *a confiance*. Tu ne sais pas le visage qu'il montre. J'ai peut-être vocation de sourcier, je vais chercher loin dans la terre... »

Des textes comme celui-là montrent tout ce qu'on peut attendre de ce qu'il reste à publier de Saint-Exupéry. Encore une fois, une édition de sa correspondance est ce que nous espérons maintenant le plus vivement. L'œuvre de Saint-Exupéry n'est pas quelque chose d'arrêté et d'immobile. Elle est en marche parmi les hommes appelés à vivre de son message.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Clérambard. — Bobosse

C'est une bonne semaine pour le théâtre que celle où nous sont présentées deux pièces comme *Clérambard* et *Bobosse* : la première, due à l'un de nos meilleurs romanciers, un des plus savoureux, des plus inventifs, des plus spontanés, des plus grinçants et des plus allègres, Marcel Aymé pour tout dire ; l'autre, ajustée, cirée, poncée et en même temps étirée sans ennui et emberlificotée, pour le divertissement du spectateur complice, par le plus heureux et le plus habile de nos auteurs du Boulevard, M. André Roussin.

Un ami, que j'interrogeais après le deuxième acte de *Clérambard*, dans un couloir de la Comédie des Champs-Elysées, me répondit avec un sourire épanoui : « C'est merveilleusement loufoque. » Le bonhomme Sarcey n'eût pas dit mieux. En effet, il n'est peut-être pas un seul des personnages de *Clérambard* qui n'apparaisse comme un fantoche, comme une caricature poussée, comme une charge irrésistible. Une haute fantaisie gouverne le monde imaginaire de Marcel Aymé, qui ne se fait guère d'illusions sur les hommes et qui s'ingénie à les placer dans des situations absurdes, celles-là étant parfois aussi les plus quotidiennes. Et cependant une grande flamme de générosité anime le comte Hector de Clérambard, qui est l'homme d'une idée et qui se voue tout entier à elle. Tous les êtres passionnés auraient-ils leur grain de folie ? Le fait est que le héros de Marcel Aymé agit en véritable insensé, ce qui ne l'empêche pas de nous être infiniment sympathique. Bien mieux, c'est sa démence même, si démence il y a, qui nous le rend tel, et l'anarchisant auteur d'*Uranus* montre ici le bout de l'oreille.

Descendant d'une illustre lignée, le comte de Clérambard, qui vit avec sa femme, Louise, son fils, Octave, dégénéré libidineux, et sa belle-mère, Mme de Léré, fait travailler toute sa famille sur des métiers à tricoter, et c'est un plaisant spectacle, au lever du rideau, que celui des deux femmes et du blême rejeton au visage traversé de tics actionnant leurs machines. Arrive le comte, moustachu, le sourcil broussailleux sous son chapeau melon, et enveloppé d'une crasseuse robe de chambre rouge. Il vient de tuer un chat, dont il s'agit de faire une gibelotte pour le déjeuner ; les femmes protestent

« Clérambard », de Marcel Aymé : Jacques Dumesnil, R. Lombard, Huguette Duflos, Sylvinne Delannoy, Danielle Seller, Mona Goya.

François Périer, Temerson, Lucienne Granier et B. Lajarrige dans « Bobosse », qui passe actuellement au théâtre de La Michodière.

(c'est le deuxième meurtre de matou dans la semaine). Hector leur impose silence. Il veut payer ses dettes, libérer les hypothèques qui pèsent sur sa maison. Tout doit être subordonné à ce devoir. Tout le serait si, au cours d'une visite du curé de la paroisse, saint François d'Assise n'entrait en scène et ne tendait au comte, éberlué, un petit livre contant sa vie. Au préalable, Hector avait étranglé le chien du curé, qui le gênait par ses aboiements. Or voici que des jappements retentissent. Miracle !

Au deuxième acte, Hector, converti, interdit à sa femme d'écraser une araignée, sa « sœur ». Alors qu'un projet de mariage était ébauché entre son fils Octave et la demoiselle Evelyne Galuchon, laide, mais bien dotée, le comte veut faire épouser au dégénéré une fille publique, dénommée la Langouste, cette humiliation acceptée devant l'élever au regard de Dieu. Lui-même a décidé de vendre sa maison et d'aller par les chemins du monde en roulotte, vivant de mendicité.

Cette farce lyrique se terminera par une illumination générale qui jettera à genoux tous les interprètes de *Clérambard,* à l'exception toutefois du curé, qui sera le seul à ne point voir dans le ciel saint François au milieu d'un vol d'anges. Mais les âmes pieuses auraient tort de s'émouvoir à ce combisme de surface. Il est clair que Marcel Aymé a le cœur pur, que, pour une fois, la tendresse l'emporte chez lui sur le grincement, et que le délire mystique du comte Hector dégage sa morale.

Ce qu'on aime le plus dans *Clérambard,* c'est le jaillissement ininterrompu de trouvailles cocasses, où se retrouve toute la verve heureuse et féroce du romancier. Ce qu'on aimerait le moins, c'est le côté stéréotypé de certains personnages : l'avoué, le curé, la fille publique, les dragons courtelinesques. Ce qui sauve tout, c'est la couleur du dialogue, l'âpreté burlesque des répliques où se déchaîne le rire.

Décors et costumes de Jean-Denis Malclès sont du baroque le plus réjouissant, à l'unisson du texte. La mise en scène de Claude Sainval n'est pas d'une moindre saveur. En tête de l'interprétation, M. Jacques Dumesnil, dans le rôle du comte de Clérambard, a fait une de ses meilleures créations. Catapultueux, tonitruant, athlétique, ubuesque, loin d'être écrasé par son personnage, il le domine, mieux, il l'incarne, et en eût conquis, s'il était besoin, ses galons de grand acteur. Mona Goya, en « Langouste », fait la joie de la salle. M. Robert Lombard, ahuri refoulé, n'a pas moins d'accent à force de grimaces savamment composées. Bravo aussi à Huguette Duflos, dans sa désolation sincère. Voilà un spectacle d'une parfaite mise au point.

Le *Bobosse* d'André Roussin, qui va pendant plusieurs saisons faire les beaux soirs du théâtre de La Michodière, a-t-il été écrit pour M. François Périer ? C'est fort probable, et pour une fois l'on ne songera pas à s'en plaindre, ne serait-ce que pour cet extraordinaire monologue du deuxième acte, où, pendant près de vingt minutes, ce magnifique acteur donne toute la mesure de ses dons. Etions-nous au théâtre ou dans la vie ? Nous ne le savions pas, et nous ne croyions qu'à l'aimable divertissement d'un virtuose des situations comiques, quand Tony Bobosse-François Périer, se croyant trompé, rêve sa jalousie, s'imagine devant le tribunal qui le juge pour le meurtre de sa femme et justifie son acte. Le premier acte vous avait paru artificiel, malgré toute l'adresse de l'auteur ? Voilà qu'il ne l'est plus, et que vous touchez au tuf douloureux de l'âme humaine, sans cesser de sourire. Et puis André Roussin ne s'en fait pas accroire. Il vous explique avec une spirituelle humilité qu'il ne se prend pas pour Molière. Voire ! Il a justement pris le bon chemin pour y parvenir, sa mise en scène est sans défaut, et, servi par une interprétation d'une cohérence parfaite, il n'a certes pas fini de nous étonner.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Beauté du Diable

Je ne sais pas si Marlowe et Gœthe croyaient en Dieu et en l'âme immortelle de l'homme, mais il est évident que ni René Clair ni Armand Salacrou ne croient aux démons. Aussi *la Beauté du Diable* est-elle plus une série de variations sur le thème de *Faust* qu'un renouvellement de celui-ci par notre sensibilité actuelle. Il serait injuste d'écraser les auteurs — comme les critiques se sont hâtés de le faire — sous une comparaison avec le dramaturge élizabéthain ou avec le sage de Weimar, alors qu'ils ne se sont délibérément pas placés sur ce terrain : ils se sont bornés à exploiter de la vieille légende les aspects qui se prêtaient à l'optique de l'écran, comme autrefois Michel Carré et Jules Barbier, ceux qui se prêtaient à des couplets d'opéra. Ce rapprochement s'impose d'autant plus que Clair et Salacrou, spéculant sur le fait que le seul *Faust* que le grand public connaisse est celui de Gounod, ont cherché, tant dans le scénario que dans la mise en scène, l'atmosphère et la convention du drame lyrique (au chant près). Le temps et le lieu de l'action se situent sur les planches de la scène et non dans l'histoire ou la géographie ; Méphistophélès est un diable d'opéra et même d'opéra-comique : les intonations et les attitudes de Michel Simon servent d'ailleurs à merveille cet aspect du personnage et interdisent de le prendre une seconde au sérieux. Tout au long de l'action se multiplient les clins d'œil à l'adresse du spectateur, de crainte qu'il n'oublie qu'il s'agit d'un jeu.

Il n'en est pas moins intéressant de préciser les points sur lesquels les auteurs se sont écartés de la légende. L'idée d'incarner Méphisto tour à tour dans l'apparence physique de Faust jeune et de Faust vieux, selon que celui-ci est vieux ou jeune, est des plus ingénieuses. Si Gœthe l'apprend dans l'Olympe, il se rongera les poings de ne pas l'avoir eue en découvrant le parti poétique et philosophique qu'il en eût tiré : la vieillesse est la tentation démoniaque de la jeunesse, la jeunesse, celle de la vieillesse. Prudemment, *la Beauté du Diable* se borne à l'utiliser à des quiproquos.

Que la disparition du vénérable docteur Faust aboutisse à faire accuser de son meurtre son image considérablement rajeunie est une de ces rationalisations amusantes d'un mythe qui lui donnent du même coup une allure parodique : l'histoire de Faust ne pouvant se passer que dans une communauté où lorsqu'un jeune homme sort d'une maison qui n'a jamais été habitée que par un vieillard la réaction populaire consiste à dire non : « ce vagabond pourrait avoir tué le professeur », mais : « le professeur a vendu son âme au diable ».

Enfin, si le Faust de l'écran fait tant de chichis pour signer le pacte fatal alors que chez Marlowe il l'extorque d'un diable réticent, c'est, paradoxalement, parce que le second aspire à aller en enfer autant qu'il le redoute, tandis que le premier, n'y croyant pas plus que le public auquel il s'adresse, doit se livrer à toute une gymnastique pour se persuader qu'il court un quelconque danger.

Par exemple, je ne sais pas à quoi est due la féroce misogynie de *la Beauté du Diable* : toujours est-il que Marguerite est devenue une idiote inerte et a été doublée d'une princesse qui est une chipie.

Le point de départ admis, on ne saurait trop louer l'élégance désinvolte de la narration, la virtuosité de la mise en scène (probablement la meilleure de René Clair) et l'excellence de l'interprétation. Une fois qu'il est entendu que c'est à un spectacle qu'on assiste, il est impossible de ne pas y prendre un plaisir continuel — et de la plus rare qualité. La sensibilité y trouve son compte comme l'esprit : équilibre encore plus exceptionnel à l'écran que partout ailleurs.

Michel Simon est simplement prodigieux. Il réfute la célèbre boutade de Gaston Baty, qui se plaignait qu'il n'existât plus d'acteurs qui sachent dire faux. Dans un rôle qui est le comble de l'artifice et de la convention, qui n'a aucun rapport avec une réalité terrestre ou mythologique, il impose plus que sa présence : son existence. On n'oubliera pas son dos voûté, ses ronds de jambe, sa voix caverneuse, et il n'est pas impossible qu'il devienne dans l'imagination populaire un Méphistophélès plus vivant que tous ceux qui l'ont précédé.

Gérard Philipe ne lui cède en rien. Il a donné à son Faust une jeunesse retrouvée et une flamme romantique qui n'ont pas besoin d'avoir d'arrière-pensées métaphysiques pour être émouvantes et convaincantes.

UN COCKTAIL CHEZ MAXIM'S FÊTA LA PREMIÈRE MONDIALE DE « LA BEAUTÉ DU DIABLE ». TANDIS QU'A. SALACROU ET RENÉ CLAIR BUVAIENT AU SUCCÈS DE LEUR FILM, G. PHILIPE (FAUST), D'UNE PART, MICHEL SIMON (MÉPHISTOPHÉLÈS) ET CÉCILE AUBRY, DE L'AUTRE, S'ENTRETIENNENT DE LEURS PROJETS.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE FRANCE :

Duc de La Force, *le Maréchal de La Force, un serviteur de sept rois* (Plon, 374 pages). Jacques de Caumont, maréchal de La Force, est un de ces personnages dont la vie est une sorte de contre-épreuve de la grande histoire. Mort à quatre-vingt-quatorze ans, tour à tour adversaire ou serviteur des souverains qui se succédèrent depuis Henri II, il revit avec une étonnante intensité dans ces pages où l'auteur a mis en œuvre à la fois son intarissable érudition et ses archives personnelles, si riches en inédits.

Le maréchal avait jugé lui-même que sa longue et aventureuse existence méritait d'être contée ; il en fit les Mémoires qu'il remit au deuxième de ses huit fils, avec cette charmante recommandation : « Je vous conjure que ce brouillard ne soit vu de personne ; on pourrait m'y attribuer des vanités de quoi je me repais point ! »

Un pareil livre ne se résume guère : c'est une somme d'épisodes historiques, d'anecdotes, de citations, de traits de bravoure qui donne une image aussi vivante que colorée de la vie et des mœurs d'une époque.

De Caumont jeune enfant l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future

a dit Voltaire dans *la Henriade*.

La vie privée du maréchal n'est guère moins étonnante que sa carrière. Il perdit à soixante-quinze ans sa première femme, sœur du maréchal de Biron ; à quatre-vingt-deux ans la deuxième, Anne de Mornay. Il avait quatre-vingt-neuf ans lorsqu'il épousa la troisième, Isabelle de Clermont Gallerande.

De nombreuses pièces inédites complètent ce récit : on y relève, à titre de curiosité, celles qui établissent l'authenticité du poignard de Ravaillac, conservé par la famille de La Force.

LA PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE :

Philippe Olmer, *la Structure des choses* (Hachette, 240 pages). L'auteur se penche sur l'étude des mondes infiniment petits, dont il s'efforce de déterminer la structure et les caractéristiques. Il nous rappelle que le savant doit faire appel à son intuition pour descendre au delà du dix millionième de millimètre, que les instruments sont impuissants à lui faire découvrir.

Illustré de nombreuses figures et hors-texte, ce livre résume l'état de la science actuelle sur les moyens d'investigation propres à explorer le monde imperceptible. Il conclut que nous devons nous résigner à ne jamais « voir » les atomes, dont la constitution interne restera toujours directement inobservable.

Toutefois il n'exclut pas que la physique nucléaire puisse ouvrir une base de départ vers la connaissance de cet abîme infinitésimal que constitue l'atome.

On revient en fermant ce livre à la pensée de Pascal qui lui sert d'épigraphe : « Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini ; un tout à l'égard du néant ; un milieu entre rien et tout. »

ALBERT MOUSSET.

LE XIXe PARLEMENT AUSTRALIEN

Le gouvernement de Canberra a tenu à remettre en honneur les traditions délaissées par ses prédécesseurs travaillistes. Vingt et un coups de canon ont annoncé, le 22 février, l'ouverture solennelle du dix-neuvième parlement australien. Chez les parlementaires, beaucoup de vestons noirs et de pantalons rayés. Pour présider la cérémonie de la prestation de serment des Représentants, le juge suprême de la haute cour australienne, Sir John Latham, avait revêtu robe et perruque.

Bible en main, le premier ministre, M. R. G. Menzies (debout, de face, à droite), et son cabinet prononcent la formule rituelle. Le greffier de la Chambre des Représentants porte la robe et la perruque traditionnelles.

13.000 KILOMÈTRES A L'HEURE !

Cette vitesse est atteinte dans le « tunnel hypersonique » construit à l'Institut de technologie de Californie.

L'air nécessaire au tunnel est fourni par quinze compresseurs et emmagasiné dans un réservoir de 6 tonnes, aux parois d'acier de 7 centimètres d'épaisseur... Des appareils spéciaux servent à déshydrater l'air pour éviter le givrage des modèles essayés.

Un prototype établi sur les données fournies par le tunnel pourrait relier New-York à Paris en 30 minutes.

C. T.

M. MARTINAUD-DEPLAT ET LA LOI ÉLECTORALE

M. Martinaud-Deplat, président administratif du parti radical, a donné une conférence où il a montré que la trop grande influence des partis dans la vie publique peut être pernicieuse et souligné que le Français a toujours aimé de connaître personnellement son représentant, par conséquent de voter pour un homme. On parle de réforme constitutionnelle. Il y a une préface nécessaire : la réforme du mode de scrutin. « Car si la loi électorale n'est pas tout, elle est la condition de tout. » Quel est le but à atteindre ? M. Martinaud-Deplat le définit ainsi : « La loi électorale doit dégager des élections une majorité capable de gérer d'une main ferme les intérêts du pays, et les systèmes électoraux doivent être moins recherchés dans le respect d'une justice primaire que dans un empirisme uniquement inspiré par la défense des intérêts généraux. »

UN CENTENAIRE

L'American Express vient de fêter son centième anniversaire. C'est, en effet, en 1850 que trois firmes américaines qui assuraient le transport de colis, de fonds et de valeurs s'associèrent pour former l'American Express Company, le mot « express » étant destiné à souligner la rapidité des livraisons de la nouvelle compagnie à une époque où les solitudes de l'Ouest américain étaient encore en défrichement.

Depuis la guerre 1914-1918 l'American Express a consacré tous ses efforts au développement des services de tourisme, de banque et de transports internationaux. Elle possède aujourd'hui 160 succursales dans vingt-sept pays. C'est elle qui créa en 1891 les « Travellers Chèques ». Sa branche « Voyages » inaugurée en 1915 n'a cessé de prendre de l'extension.

ANDRÉ SALMON
publie aux Éditions André BONNE
MONTPARNASSE
Une histoire vivante et poétique de la cité mondiale des lettres et des arts.
Un beau vol. 20x13 sur vélin bouffant, 420 fr.
50 ex. num. sur alfa mousse Navarre, 900 fr.

2ème tome
PLAISIR de la MUSIQUE
par Roland-Manuel et N. Tagrine
La musique jusqu'à Beethoven
Tome I : Les éléments de la musique
chaque tome 290 *fr.*
EDITIONS du SEUIL

VOUS
qui aimez les livres, devez connaître
LE MAITRE-LIVRE DU MOIS
La plus importante innovation de librairie depuis 100 ans. La collection témoin de l'édition française.
Nos abonnés reçoivent chez eux, chaque mois, dès sa parution, le dernier chef-d'œuvre édité en France. Les envois sont faits dans le monde entier.
Derniers livres choisis :
Janvier et février : LES FAUX ANGES (V. Fisher), 2 vol. ; mars : MON ROYAUME POUR UN CHEVAL (M. Mohrt).
MAITRE-LIVRE DU MOIS
4, rue Francœur - PARIS-18e - Service F. I.
Prière de m'envoyer gratuitement votre littérature sur le Maître-Livre :
Nom : _____
Adresse : _____

LOUIS RÉAU
L'ÈRE ROMANTIQUE
LES ARTS PLASTIQUES
Un vol. in-16 de XXIV-296 pages, avec 24 hors-texte.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ
Collection dirigée par HENRI BERR

LES LE

Paul Cézanne : *Correspondance* (Grasset).

Grâce à de multiples recherches et à d'obligeants concours, M. John Rewald a pu réunir la correspondance de Cézanne. Document précieux pour la connaissance du peintre et qui ne peut qu'aider à mieux comprendre ses intentions et son œuvre. Les lettres échangées avec Emile Zola forment la partie capitale de cette correspondance.

Roland Manuel : *Plaisir de la musique* (Edit. du Seuil).

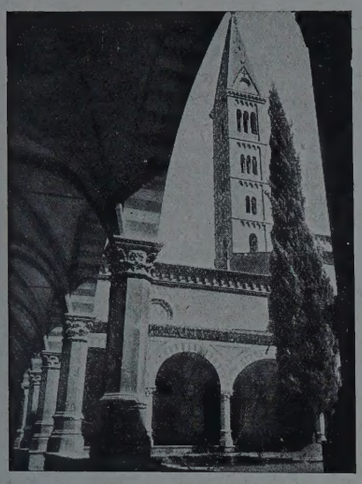
Voici le second volume où Roland Manuel et sa spirituelle collaboratrice Nadia Tagrine ont rassemblé leurs fameuses causeries du dimanche. Pour ne plus passer par les voix des deux interlocuteurs, ces entretiens n'ont rien perdu de leur solidité ni de leur brio. Ajoutons que ce texte est complété par une discographie des musiciens cités.

Au mois de janvier 1875, il y a donc soixante-quinze ans, mourait Pierre Larousse. Il était né en 1817 dans l'Yonne, à Toucy, et fut d'abord instituteur. Dès ce moment, il se fit remarquer par ses conceptions pédagogiques originales. Dans le même temps il conçut l'idée de son encyclopédie. Il eut la bonne fortune de s'associer avec un homme doué d'éminentes qualités d'organisateur, Pierre-Augustin Boyer. Ensemble, ils fondèrent en 1852 la maison d'édition qui porte le nom de Larousse. Le manuscrit du dictionnaire était terminé, mais non encore imprimé complètement, quand Pierre Larousse mourut. Le succès de l'ouvrage fut tout de suite considérable. Il est le point de départ de toute une série de publications qui vont du Larousse en nombreux volumes au Petit Larousse illustré, qui n'en compte qu'un et qui est répandu à plus de cinq millions d'exemplaires, et à de multiples livres de vulgarisation. Récemment la Librairie Larousse a édité une fort intéressante *Histoire de la littérature française.* Il est à remarquer que le dictionnaire Larousse, méticuleusement tenu à jour par une équipe de spécialistes, accueille de nombreuses expressions, des termes techniques notamment, que le dictionnaire de l'Académie n'enregistre souvent que beaucoup plus tard.

La femelle de l'hippocampe.
(Extrait du Nouveau Larousse.)

Vient de paraître :
SERGE LIFAR
HISTOIRE DU BALLET RUSSE
depuis les origines jusqu'à nos jours
1 vol. 14x22 relié toile avec 32 p. hélio, jaquette dessinée par A. BENOIS 1.200 fr.
LES ÉDITIONS NAGEL-PARIS
7, rue de Savoie PARIS (6e)
Tél. : DAN 90-91 et la suite

RES ET LES ARTS



Clocher de Santa-Maria.

E.-R. Labande : *Florence* (Edit. Arthaud).

C'est, sous une suggestive couverture d'Yves Brayer, un des volumes de cette collection « les Beaux Pays », dont de nombreux lecteurs ont déjà apprécié le mérite littéraire, la présentation soignée et l'illustration abondante et artistique. M. Labande, à qui a été confiée la tâche de révéler ou de rappeler Florence, s'est gardé d'écrire un guide selon la formule usuelle. Sans rien omettre de ce qui est utile au visiteur, il a su faire revivre la cité du *Lys rouge* dans son histoire et dans ses aspects familiers. Son livre dégage de manière heureuse le charme et l'originalité de Florence, dont Renan disait qu'elle est, après Athènes, la ville qui a le plus fait pour l'esprit humain.

Filippo Anfuso : *Du Palais de Venise au lac de Garde* (Calmann-Lévy).

Secrétaire général du ministère italien des Affaires étrangères avant la guerre, ambassadeur à Budapest au moment de la chute du fascisme, M. Anfuso fut jusqu'au bout le tenant de ce fascisme et le fidèle de Mussolini. Son livre, qui restitue l'atmosphère de l'avant-guerre et le crépuscule du nazisme, contient de précieux renseignements sur cette entreprise politique déconcertante que fut la République sociale italienne.

Il est permis d'ajouter que, si les thèses du diplomate italien n'ont pas de chances d'emporter l'adhésion du public français, elles sont présentées avec un humour et un brillant que rend heureusement l'excellente traduction de M. Bestaux.

Ernest de Ganay : *Beaux Jardins de France* (Plon).

Il n'est peut-être pas dans l'histoire de l'art de chapitre plus passionnant que l'histoire des jardins de France. L'intention de M. de Ganay, dont on connaît l'érudition, n'a pas été de la retracer. Du moins l'introduction de son ouvrage en donne-t-elle un raccourci substantiel. Les monographies qui suivent sont autant de tableaux où revivent, sous une plume élégante et érudite, des jardins survivants du passé et d'autres plus récents et dignes aussi d'être cités en exemple.

Les Jardins de France sont dédiés à la mémoire de Lucien Corpechot, auteur de ce beau livre : *les Jardins de l'Intelligence.*

Alfred Leroy : *la Vie intime des artistes français au XVIII^e siècle* (Julliard).

Une série d'esquisses où revivent quelques-uns des plus grands noms de l'art du XVIII^e siècle, de Watteau à David. M. Alfred Leroy, à qui l'on doit de nombreux ouvrages d'histoire de l'art, a, pour chacun de ceux qu'il évoque dans ces pages, trouvé des traits et des anecdotes caractéristiques qui rendent fort agréable la lecture de son livre. Avec lui on entre vraiment dans l'intimité des peintres et des sculpteurs de cette époque spirituelle et charmante, et ces chapitres de « petite histoire » éclairent parfois la psychologie de grands hommes.

André Salmon : *Montparnasse* (André Bonne).

Personne sans doute n'était mieux placé qu'André Salmon pour conter l'histoire de Montparnasse. Le vigoureux et sensible écrivain connaît de ce quartier, dont le nom éveille des échos bien au delà de Paris et de la France, tous les coins et les plus secrets aspects. Il fut l'ami et le confident de tous ceux qui y ont tenu une place ; il a été le témoin de leurs existences glorieuses parfois et parfois tragiques. Les pages colorées, si riches de souvenirs et d'émotions personnels, qu'il livre aujourd'hui fixent une époque de la littérature et de l'art.

Paul Jamot : *Connaissance de Poussin* (Floury).

Amateur d'art perspicace et passionné en même temps qu'historien plein d'autorité, Paul Jamot était un fervent admirateur de Poussin. Le très beau livre posthume que la Librairie Floury publie aujourd'hui réunit

Triomphe de Pan.

des études publiées à diverses dates sur le grand peintre français et des notes inédites. La mort n'a pas permis à Paul Jamot de reviser et d'harmoniser les différentes parties de ce travail. Sa nièce, M^me^ Thérèse Bertin-Mourot, s'est acquittée de ce soin avec une pieuse discrétion. De magnifiques reproductions complètent cet ouvrage.

Joseph Kessel : *la Fontaine Médicis* (N. R. F.).

Il s'agit ici d'une vaste fresque de dix années — 1915-1925 — dont le titre général est *le Tour du malheur* et dont *la Fontaine Médicis* constitue la première partie. Ce n'est, a dit l'auteur, ni un roman autobiographique ni un roman à clef, mais une peinture véhémente des milieux les plus variés. Les sentiments les plus nobles s'y expriment et des passions frénétiques s'y révèlent. Ce livre, qui ouvre un cycle romanesque d'une rare ampleur, est publié vingt ans après que l'auteur l'eut conçu. Il s'est enrichi des expériences et des épreuves d'une vie tumultueuse.

Maurice O'Neill : *Chevaux de France* (Edit. Prisma).

Dans le domaine des différentes races de chevaux, les éleveurs français sont parvenus à une sélection qui ne se peut comparer qu'à celle que les vignerons ont obtenue en matière de grands crus. Du lourd cheval de trait au pur sang frémissant en passant par le cheval de selle, la France possède la « gamme » de chevaux la plus étendue qui soit au monde. M. Maurice O'Neill, particulièrement qualifié pour cette entreprise puisqu'il est officier des haras, recense dans un texte substantiel (avec la collaboration de MM. Pierre Lafond et Pierre Garcia) les résultats de cette sélection et envisage l'avenir de cette branche importante de l'activité française. De magnifiques photographies originales illustrent ce bel ouvrage.

Alain Sergent et Claude Harmel : *Histoire de l'anarchie* (Le Portulan).

Quand on parle de l'anarchie, on pense généralement aux terroristes et à la bande Bonnot. Ce ne sont là, disent MM. Sergent et Harmel, que des « épiphénomènes ». Leur propos est beaucoup plus vaste. Ils sont partis du XVIII^e^ siècle et du *Testament du curé Meslier,* incomplètement édité par Voltaire, pour retracer, durant un siècle et demi, l'histoire d'un mouvement dont l'influence fut, à plusieurs reprises, considérable et dont certains choryphées, de Proudhon à Kropotkine et à Malatesta, sont illustres. Ils ont accompli leur dessein en érudits et en psychologues.

Jean Variot : *Chemin de la Croix des Grandes Heures de Ribeaupierre* (Henri Lefebvre).

Dusenbach, dans la vallée de Ribeauvillé et près de cette ville d'Alsace, est un lieu fort ancien de pèlerinage. Les seigneurs de Ribeaupierre y avaient élevé trois chapelles ; un pieux ermite avait construit un calvaire dans le vallon. Deux des anciennes chapelles ont été restaurées au XIX^e^ siècle ; dans l'une d'elles, une Pietà cachée pendant la Révolution a été replacée ; enfin, sur l'emplacement de la troisième chapelle, une église de style gothique a été bâtie. Chaque année, le deuxième dimanche de septembre, est célébrée la fête de Notre Dame de Dusenbach. C'est pour les pèlerins que M. Jean Variot a composé cet émouvant Chemin de Croix.

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART
BEAUX JARDINS DE FRANCE
par ERNEST DE GANAY
Une remarquable évocation des plus beaux jardins, de la Renaissance à nos jours.
Un vol. (13,5x20,5) illustré de 20 hors-texte en héliogravure .. .. 540 fr.
LIBRAIRIE PLON

La Librairie " LES ARCADES "
8, rue de Castiglione - PARIS - OPÉ. 15.19
Achète Vend TOUS BEAUX LIVRES

OFFREZ
LA LÉGION D'HONNEUR
Le premier ouvrage complet sur notre grand Ordre National
par JEAN DANIEL
« LA LÉGION D'HONNEUR » est de format 18,5×23,5. Sa présentation a été étudiée avec le souci d'en faire un ouvrage luxueux devant faire honneur à celui qui le reçoit comme à celui qui l'offre. Vingt illustrations pleine page et tirées sur papier couché, dont huit en quadrichromie, ornent le texte.
Le volume broché sous couverture d'Ingres rempliée ..... 2.000 fr.
Avec reliure pleine Celga grain cuir.... 2.500 fr.
Reliure luxe demi-chagrin..... 4.200 fr.
Moyennant un supplément de 250 fr. une mention spéciale sera imprimée sur demande et portera le nom et le grade dans l'Ordre du légionnaire.
ÉDITIONS ANDRÉ BONNE
15, rue Las-Cases, PARIS-7^e^
Téléph. : INV. 06-09 et 59-53

BERNARD GAVOTY
LES FRANÇAIS SONT-ILS MUSICIENS ?
CLARENDON du « FIGARO » répond à cette question brûlante.
1 vol. . . . . 400 fr.
ÉDITIONS DU CONQUISTADOR
30, rue Monsieur-le-Prince - PARIS

CALMANN-LÉVY
Collection CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE
JEAN GALLOTTI
LE PALAIS DES PAPES
L'histoire de ce monument grandiose et la vie des papes qui séjournèrent en Avignon.
Un vol. (12 hors-texte, 2 plans) 450 fr.

Collection « La petite histoire des grands artistes »
LA VIE INTIME DES ARTISTES FRANÇAIS DU XVIII^e^ SIÈCLE
DE WATTEAU A DAVID
par ALFRED LEROY
Un volume illustré 16 héliogravures
JULLIARD 650 fr.

LIBRAIRIE FLOURY
CONNAISSANCE DE POUSSIN
par Paul JAMOT
1 vol. 20x26, 220 p., ill. de 135 reproductions en phototypie et de 8 planches hors-texte en couleurs. Couv. ill. Broché .. .. 2.500 fr.
CAHIERS DE LA SOCIÉTÉ POUSSIN :
POUSSIN ET SON TEMPS
1 vol. 20x26, 45 reprod. et une planche hors-texte en couleurs .. .. .. 500 fr.
POUSSIN INCONNU
1 vol. 20x26, 96 p., 98 phototypies. Tiré à 1.000 ex. .. .. 1.100 fr.
14, rue de l'Université - PARIS

JEAN-LOUIS VAUDOYER
de l'Académie française
LES PEINTRES PROVENÇAUX
de Nicolas FROMENT à Paul CÉZANNE
Ouvrage tiré en 2 couleurs, orné de 90 reproductions hélio en hors-texte.
Prix : 1.500 fr.
LA JEUNE PARQUE

ATTENTION!

NOTRE NUMÉRO DE PRINTEMPS

●

Le 15 avril paraîtra notre numéro spécial de printemps. Il aura pour thème cette année

LES MAISONS D'AUJOURD'HUI

tant dans les villes que dans les campagnes, depuis la demeure du grand collectionneur jusqu'au petit appartement dont l'aménagement pratique et rationnel pose des problèmes délicats à résoudre.

Très abondamment illustré de photographies et de plans, reproduits en noir, en héliogravure et en couleurs, et rehaussé de deux hors-texte collés sur support, ce sera un véritable recueil de conseils pratiques que consulteront avec fruit tous ceux que la décoration de la maison intéresse.

Ce numéro, dont le prix est fixé à 400 francs, sera servi aux seuls abonnés des catégories 3 et 4.

Nous conseillons à nos autres abonnés et à tous nos lecteurs de retenir dès maintenant ce numéro de Printemps chez leur fournisseur habituel.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Anniversaire papal

Le onzième anniversaire du couronnement de S. S. Pie XII a été célébré dans le monde entier. A Rome, une messe a été dite par S. Em. le cardinal Masella, à Saint-Pierre, en présence du pape, entouré de ses cardinaux, comme le montre notre photographie.

Chape pour le Saint Père

Accompagné de S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, S. Em. le cardinal Gerlier est allé visiter l'exposition « Hommage à la soierie » organisée sous le patronage du Syndicat des fabricants de soieries et tissus de Lyon et la Chambre syndicale des rubans et tissus de Saint-Etienne. Ils se sont arrêtés en particulier devant la chape qui sera offerte, à l'occasion des fêtes de Pâques, au Souverain Pontife par le Syndicat des fabricants de soieries de Lyon, et que montre notre photographie.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Schwarz-Abrys est un artiste dont le cerveau, sans cesse en ébullition, a un besoin impérieux de créer, et cela dans plusieurs domaines. Chaque année, en peinture, il se donne de nouveaux thèmes, poussant l'étude de chacun de ceux-ci jusqu'à son maximum d'intensité et d'émotion. Car Schwarz-Abrys est avant tout un émotif et un cérébral, de tempérament essentiellement baroque. Il aime l'exaltation des formes comme des sentiments : ses paysages, comme ceux des romantiques, sont des états d'âme et révèlent parfois cet état morbide que nous retrouvons également dans les peintures oniriques de l'artiste. Dans la nature, les contrastes attirent Schwarz-Abrys : le clair obscur est un de ses plus puissants moyens d'expression : les alternances de plans lumineux vigoureusement peints au couteau et des « trous »

SCHWARZ-ABRYS. « *Passage Vilin.* »

d'ombre donnent à sa peinture un aspect saisissant, souvent dramatique.

Mais le peintre, cette année, exécute en outre toute une série nouvelle : celle des chevaux ; il les évoque comme des êtres humains, agissant et pensant, sortes de portraits psychologiques. (Galerie Allard.)

Henri-Jacques Masson expose à la Galerie Lucy Krohg une série de paysages d'un objectivisme fort curieux. Ce peintre s'applique à rendre chaque détail de la nature qu'il observe avec un souci de botaniste : la multitude des branchages, les herbes minutieusement peintes, les reflets dans l'eau, les effets de lumière. Il est attiré par l'infiniment petit. Son style sec et précis contribue à donner à son art un aspect de trompe-l'œil qui pourrait le ranger parmi le groupe des peintres de la réalité.

MAURICE SÉRULLAZ.

LÉGION D'HONNEUR

Dans une récente promotion de la Grande Chancellerie figurait M. Léon Douarche, ancien directeur de l'Office du vin, vice-président des Viticulteurs de France, nommé commandeur. La cravate a été remise à M. Douarche au cours d'une cérémonie amicale par M. Raoul Nordling, consul général de Suède à Paris.

LES SPECTACLES

Phot. Lipnitzki.

Pierre BLANCHAR et **Laurence AUBRAY** dans l'actuel succès du Théâtre de l'Athénée « La Prisonnière ».

COURRIER MUSICAL

Faut-il faire un aveu ? J'eus peine, au récital de Kirsten Flagstad, à me défendre d'une indifférence frisant l'ennui. Je m'en suis étonnée moi-même, car cette magnifique cantatrice a laissé dans *Isolde* une impression ineffaçable ; sur ce point, chacun est d'accord. Mais sans doute n'est-elle pas l'artiste du récital et lui faut-il l'orchestre, l'action dramatique, un grand rôle où elle peut exprimer l'intensité, les paroxysmes qui sont en elles. Au concert, ses superbes qualités vocales et scéniques sont contenues ou étouffées par les dimensions trop étroites et le disparate d'une série de lieder plus ou moins bien choisis et coordonnés ; et l'attention se disperse à passer de l'un à l'autre avant que le puissant soprano ait pu donner toute sa mesure.

Mais quel irrésistible élan, quel débordement de vie chez les Cosaques du Don qui ont fait leur rentrée après douze ans d'absence ! Ils sont une seule âme chantante et collective, et cependant les individualités transparaissent comme des soli dans un ensemble symphonique ; car ils forment réellement une masse orchestrale. Nous voilà loin des quatre groupes habituels du chœur : traitées instrumentalement, les voix multiplient les timbres et les couleurs, depuis les basses profondes jusqu'aux suraigus asexués des hautes-contre. On ne se lasse pas d'entendre ces chants nostalgiques et ces marches guerrières des cavaliers du Don, comme aussi ces histoires si simples contées dans l'infini des plaines martelées par le galop immuable des chevaux. Parfois deux danseurs viennent sauter et gesticuler comme des démons tandis que l'orchestre vocal rythme leurs bonds frénétiques ; alors il faut chasser de la salle un public jubilant qui ne peut se résoudre à quitter sa place. Tels nous plaisent ces musiciens liés au passé ; il n'empêche que nous n'ayons plaisir à deviner, en de jeunes phalanges, de vivantes promesses.

Non sans émotion nous avons applaudi le premier concert de l'orchestre de Sarrebruck composé d'élèves du Conservatoire créé en 1947 grâce à l'étroite collaboration du gouvernement sarrois et du haut commissariat français. Former en si peu de temps un orchestre précis et homogène, une chorale et de bons solistes capables de nous offrir l'audition intégrale du délicieux chef-d'œuvre de Haydn *les Saisons*, c'est presque un petit miracle. En dépit de légères imperfections — maux bénins que dissipera le temps — le résultat d'ensemble est assez beau pour qu'on en félicite animateurs et participants. Et j'imagine que la foi du directeur chef d'orchestre Eric-Paul Stekel a trouvé de nouveaux ferments dans le succès fait à sa jeune formation.

L. MAURICE-AMOUR.

ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

MONTPARNASSE - GASTON BATY
LE VOYAGEUR SANS BAGAGE
JEAN ANOUILH

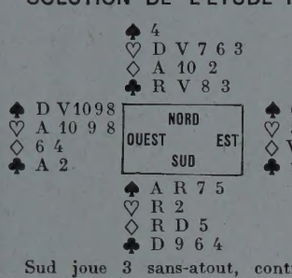
ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard BOURDET
PIERRE BLANCHAR
Laurence AUBRAY — Lisette LANVIN

ATELIER DE
RELIURE d'ART
et travaux soignés
ÉDITIONS DE LUXE RELIÉES
Sté L.I.R.E. 47, rue St-André-des-Arts PARIS 6e

NOIR ET BLANC
présente à ses lecteurs dans son
NUMÉRO SPÉCIAL DE PAQUES
trois grands reportages photographiques
LA VIE DES HALLES DE PARIS
CHAMBORD (réserve de la Grande VÉNERIE FRANÇAISE)
LES COULISSES DE L'OPÉRA
EN VENTE PARTOUT

LE BRIDGE (N° 73)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 61



Sud joue 3 sans-atout, contrés par Ouest, qui entame de la ♠ D. Plan de jeu ?

Contrairement à ma coutume, j'ai donné les jeux des mains cachées. Mais c'est pour que le lecteur comprenne mieux l'idée de la solution. Sud doit raisonner comme s'il ne voyait pas les mains cachées et ne connaissait que le contre d'Ouest et l'entame significative de la ♠ D, dénotant chez Ouest une longueur à ♠ commandée par D V 10 ou D V 9. Comme le contre d'Ouest rend chez lui très probable la présence des deux as, on voit que la main d'Ouest doit être supposée à peu près ce qu'elle est dans le diagramme.

Sud doit prendre la ♠ D et renvoyer le ♡ 2.

Si Ouest prend du ♡ as, Nord fournit le ♡ 3, de sorte que le demandeur peut compter raisonnablement sur 2 ♠ + 4 ♡ + 3 ◇ = 9 levées, dès qu'il reprendra la main. Il alignera ses 9 levées sans lâcher une seconde fois la main et sans être obligé d'affranchir les ♣.

Si Ouest ne prend pas le ♡ 2 et fournit par exemple le ♡ 8, Nord prend du valet et ne continue pas ♡ (car l'as tuant le ♡ R, le demandeur ne pourrait plus faire que 3 levées à ♡, serait alors dans l'obligation de trouver une levée à ♣ mais n'aurait pas le temps d'affranchir ♣ parce que Ouest aurait affranchi ♠ avant et ferait la chute avec 3 levées à ♠, plus deux as). Le demandeur joue ♣ dans l'espoir de les affranchir, ce qui lui donnerait : 2 ♠ + 1 ♡ + 3 ◇ + 3 ♣ = 9 levées.

BIBLIOGRAPHIE

ANDRÉ CHÉRON : *le Système Culbertson* (3e édition, revue et augmentée, 196 pages).

ANDRÉ CHÉRON : *les Demandes de chelem* (152 pages).

En vente à la Librairie Payot, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.

Dans *le Système Culbertson* je fais un exposé rapide et complet du célèbre système américain d'enchères, suivi d'une étude statistique du bridge (44 pages). Vous y trouverez aussi deux chapitres nouveaux : l'exposé complet des enchères interrogatives (y compris l'atout agréé par inférence), quand le 4 S-A n'est pas conventionnel dans le système Culbertson (avec ouvertures de 3 trics ou plus à S-A).

Les demandes de chelem résolvent scientifiquement le plus passionnant problème d'enchères, la solution faisant appel au calcul des probabilités, à la statistique (1.000 donnes, dont les résultats sont confirmés par ma statistique plus récente de 2.000 donnes, dont j'ai déjà parlé ici), à la technique moderne des enchères.

Le plan de l'ouvrage se divise en deux parties.

Dans l'une j'étudie l'anatomie du chelem, les indices favorables à un essai de chelem. Cette anatomie et ces indices ne sont pas imaginés, mais observés ou calculés. Leur connaissance vous sauvera bien des manches en vous détournant de demander certains chelems, malgré la présence des 4 as et de 33 points ou 7 levées d'honneur dans les deux mains réunies. Exemples d'indices défavorables au chelem : 2 mains courtes (4333, 4432, 4441) ; un côté sans couleur d'au moins 8 cartes (7766 ou 7775), ce que le manque d'accord dans les enchères vous laissera pressentir ; pas de chelem à sans-atout, etc, Ce ne sont pas mes impressions que je donne, mais des observations chiffrées ayant une valeur objective.

La seconde partie est consacrée à la construction d'un système de conventions de chelem utilisant le 4 S-A Culbertson (amélioré), mon nouveau 5 à l'atout, mon 4 et 5 S-A dits par le même joueur, le 5 S-A direct et les enchères interrogatives.

Ces cinq conventions, dont aucune ne fait double emploi avec une autre, mais qui ont chacune leur champ d'application particulier, se complètent heureusement et forment le système de prospection de chelem le plus efficace, et de loin.

Pour ceux qui, pour des raisons que nous n'avons pas à juger, font passer la simplicité avant l'efficacité, je fais un exposé complet du Blackwood, dont je montre ensuite les nombreux points faibles. On ne peut ignorer aujourd'hui le Blackwood car des milliers de joueurs le jouent, et s'il n'existait pas il faudrait l'inventer. Mais on ne doit pas non plus ignorer son imprécision et qu'il n'est simple — il serait plus exact de dire qu'il est simpliste — que parce qu'il résout mal ou ne résout pas du tout le problème. Certains joueurs ne joueront jamais que le Blackwood parce qu'ils n'acceptent pas de consacrer une partie de leurs loisirs au bridge, en dehors de la table de bridge.

Les caractéristiques de mes essais de chelem sont :

1° que n'employant (à part peut-être les interrogatives) que des enchères vacantes et sans emploi, telles que 4 S-A, 5 S-A, ou une demande inutile de 5 à la couleur, ils ne nuisent pas aux demandes de manche ni aux barrages. Il est pour moi évident par exemple que le 4 ♣ demande d'as, s'il a quelque avantage sur le 4 S-A Blackwood (les réponses ont lieu à un niveau plus bas), reperd et au delà son avantage en privant ses adeptes d'une enchère aussi utile que 4 ♣ pour montrer une vraie couleur à ♣.

2° qu'ils ont pour fondement les solides assises du calcul des probabilités et de ma statistique. Prenons un exemple.

Certains inventeurs de systèmes ont orienté la construction de leurs conventions pour découvrir le chelem à sans-atout. L'idée est que 6 S-A rapportant 190 points de trics, et 6 ♠ seulement 180, et 6 ◇ seulement 120, une demande réussie de 6 S-A rapportera un top (une première place) dans un tournoi. Et nos inventeurs de s'efforcer de prouver la valeur de leur convention en construisant des chelems qui ne sont faisables qu'à sans-atout. Qui de nous n'a pas vu réussir des chelems à sans atout ?

Malheureusement, si le raisonnement, l'imagination et l'expérience sont nécessaires à la construction d'une bonne convention de chelem, ils ne sont pas suffisants. Pensez-vous qu'on puisse faire de la médecine rien qu'avec ces qualités? Non, n'est-ce pas ? La connaissance fondamentale préliminaire est celle de l'anatomie du corps humain et des lois physiologiques auxquelles il obéit. Et cela ne s'imagine pas mais se recherche, s'observe et s'expérimente. Une connaissance suffisante du calcul des probabilités est donc indispensable, je ne dis pas pour bien jouer au bridge (on peut se contenter de prendre connaissance des résultats et lois trouvés par les mathématiciens), mais pour construire des conventions ayant quelque valeur et qui ne passent pas de mode comme les robes de nos élégantes.

Interrogeons la statistique sur le chelem à sans-atout. Sur 2.000 donnes, 236 chelems, dont cinq qui ne sont faisables qu'à sans-atout. Et je défie quiconque, dans chacun de ces cinq chelems, de deviner qu'ils ne sont faisables qu'à sans-atout, même s'il voyait les deux jeux du côté demandeur — ce qui dépasse tout de même les possibilités de divination des meilleurs joueurs et systèmes !

Sur les 236 chelems, 76 sont faisables à sans-atout mais comme 71 de ces 76 chelems *sont également faisables à l'atout*, vous vous expliquez du même coup d'abord que vous puissiez voir de temps à autre réussir 6 S-A, ensuite quels risques courent les ingénus chercheurs de top en demandant 6 S-A.

La conclusion évidente est que le chelem à sans-atout a quelque analogie avec le fameux serpent de mer ! On peut construire des filets logiquement parfaits pour pêcher le serpent de mer ! Mais ce n'est pas celui qu'on pense qui sera attrapé !

Afin que les « amateurs du chelem à sans-atout » ne soient pas tentés de mettre en doute les résultats statistiques précités et ne s'imaginent pas qu'une autre statistique de 2.000 donnes pourrait prouver le contraire, je leur donne une initiation élémentaire à la théorie mathématique des écarts en mettant l'exposé à la portée de tout lecteur, même non mathématicien.

Mais, direz-vous, les exemples composés de chelem uniquement faisable à sans-atout sont pourtant là. Bien sûr. Mais il suffit d'un peu d'imagination pour construire un exemple pour ou contre n'importe quelle thèse. Ne vous laissez pas impressionner par des exemples : ils illustrent une thèse et aident à la comprendre, mais ils ne démontrent pas sa valeur. Avez-vous pensé que le nombre des donnes à chelem compte vingt-huit chiffres, en toute certitude ? Dès lors même un milliard d'exemples ne prouverait rien puisque ce ne serait qu'une goutte d'eau dans l'océan des chelems.

ANDRÉ CHÉRON.

HOTELS et VILLÉGIATURES

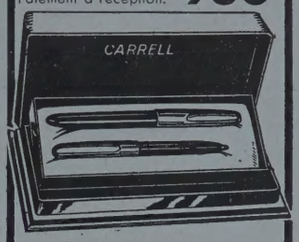
CÉVENNES

VALS
(Ardèche)
Saison 1er juin au 1er octobre
La station la moins chère
FOIE, ESTOMAC, DIABÈTE, PALUDISME
Buvette, établis. thermal, casino, piscine.
Bois et rivières, pêche et sport.
HOTELS TOUTES CATÉGORIES.
Renseignements :
COMITÉ PROPAGANDE, Bureau V
Trains directs PARIS-VALS

CÔTE D'AZUR

Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. : 250-20.

UNIQUE...
POUR LANCER SA MARQUE
CARRELL
OFFRE
10.000 PARURES
comportant :
1 STYLO plume OR, 18 carats garantie 5 ans (valeur 1.500 fr.)
1 STYLO à BILLE à cartouche rechargeable (valeur 750 fr.)
De même présentation de luxe à capuchon doré inaltérable. Formant PARURE
1 ÉCRIN capitonné (valeur 125 fr.)
Les 3 pièces au prix de..... 980 F
Paiement à réception.



Cette offre publicitaire ne sera sans doute pas renouvelée. Écrivez donc sans tarder à
Stylo CARRELL (Service 173)
32, rue Sala, LYON (Rhône)

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ét. Me MALLET, not. au KREMLIN.
PAVILLON à VITRY, 6, r. du Mont.
Gd jard. 1.434 m. Adj. 18 avril, 15 h.
M. à p. : 350.000. S'ad. Me MALLET.

UNE PÊCHE SANS PRÉCÉDENT OU LA TRUITE QUI CHANTE ! (SOUVENIRS DU BARON DE CRAC), par CAMI.

« Quand j'habitais « la Cracodière »,
Mon castel du pays gascon,
J'aimais pêcher dans la rivière,
J'étais la terreur du poisson !
Or vous comprendrez ma surprise
Lorsque pêchant un beau matin
Je ne fis même pas la prise
Du plus petit menu fretin !

Enervé par ce « cache-cache »,
Je relance mon fil si fort
Que les plombs soudain se détachent
Et dans l'air vont frapper à mort
Deux palombes et trois bécasses !
Je les fourre dans mon panier,
Mais la pêche n'est pas la chasse,
Et peu m'importait ce gibier !

Mon honneur de pêcheur insigne
Voulait triompher des poissons,
Mais avec les plombs de ma ligne
Etait parti mon hameçon.
Je n'en avais plus dans ma poche,
J'entonne alors une chanson
Et j'attrape au vol une « croche »,
Qu'au fil je mets en hameçon.

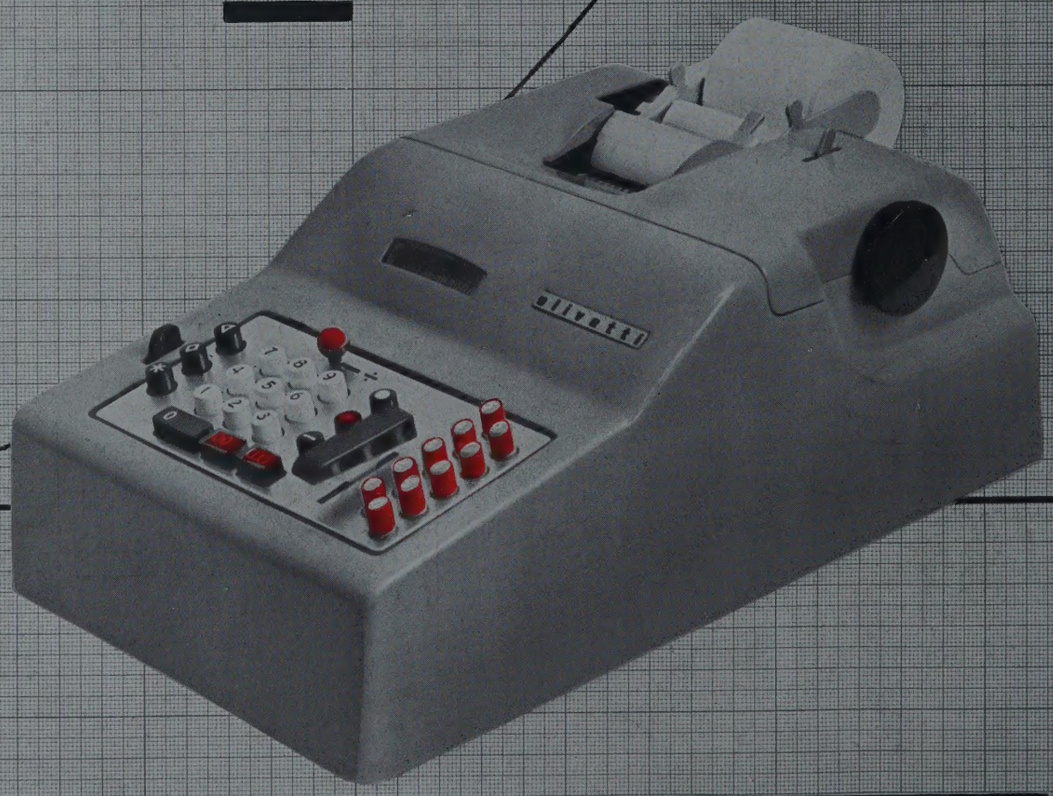
Vous voyez, rien ne m'embarrasse !
Je lance mon fil illico...
Soudain une truite vorace
Avale « croche » et asticot !
Je la prends, elle vocalise
En « prima-donna » : tra-la-la !...
Ça vient, me dis-je sans surprise,
De la note qu'elle avala !

La chose ne peut se décrire,
La truite chantait hors de l'eau,
Ce n'est que dans la poêle à frire
Qu'elle termina son solo !
Cette aventure est véridique,
Et quelqu'un en douterait-il,
Qu'en voici la date authentique :
C'était juste un premier avril ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

DIVISUMMA 14

Les 4 opérations... calculées... imprimées.



olivetti

Sampo Olivetti - 36, rue de Châteaudun, Paris-9e - Tri. 40-00